6
N

Pol. V. 8

LE MARI MYSTÉRIEUX.

547819

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux ;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

ENTRE huit et neuf la voiture qui conduisait Idamia s'arrêta à la petite porte d'un jardin entouré de murailles élevées et qui donnait sur une ruelle très-peu pratiquée. Le postillon, et celui qui s'était placé sur le siège, jettèrent deux ou trois cris, et on vit bientôt paraître une femme avec une lanterne qui parut fort contente en voyant le paysan qui lui dit: -- Ma femme, nous voilà enfin arrivés à

bon port. — Je commençais à vous trouver en retard, reprit-elle : je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque chose, car ces chemins-ci sont bien mauvais la nuit ; mais, graces à Dieu, vous voilà tous sains et saufs.

La portière fut aussi-tôt ouverte, Idamia fut priée de descendre et reçut les complimens de la maîtresse dont le mari l'avait accompagnée depuis Brompton. Celui-ci dit à sa chère moitié : — Voilà la Dame, qui nous est confiée avec sa gouvernante, qui est une bien bonne personne. — Fort bien, répondit-elle : j'ai toujours entendu dire que plus on est de fou, plus l'on rit. Ces Dames seront reçues comme les fleurs au mois de mai et elle les conduisit avec sa lanterne

pendant que son mari prenait soin des paquets, car madame Dupré avait eu l'attention de se munir de tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Elles entrèrent dans une grande chambre à coucher au premier étage. Elle était boisée en chêne et la cheminée était à l'antique. Une petite grille, peu proportionnée à la grandeur du foyer et qui avait l'air d'être du siècle précédent, contenait un feu qui était cependant assez bon, et dont la clarté aidait à faire remarquer la tristesse de cet appartement. La fenêtre, ou pour mieux dire, la lucarne, était, comme il arrive souvent dans les vieux bâtimens, si élevée que, même sur la pointe du pied, on avait peine à voir au dehors; et la quantité de pierres,

de fer et de plomb, qui entrait dans sa composition, semblait plutôt devoir obstruer le jour, que le laisser passer. En effet, dans les plus beaux tems on appercevait à peine les rayons du soleil. Le ciel du lit paraissait contemporain de ce vaste logement. Ce lourd ornement soutenait des rideaux verds brodés en jaune, qui roulaient sur des tringles de fer attachées à sa pesante masse ; les pentes étaient chargées de la même broderie qui représentait des bêtes, des oiseaux et des fleurs: cette broderie était si épaisse qu'elle avait l'air d'une sculpture. Après avoir fait examiner à Idamia la prison qu'on lui destinait, la maîtresse de la maison qui tirait vanité de la magnificence de ce logement, lui dit : — Eh

bien ! Miss, comment trouvez-vous cet appartement ? Je me flatte qu'il n'y en a pas beaucoup de pareils dans ce pays ; c'était celui des enfans quand cette maison servait de château ; mais, depuis quelque tems, on l'a louée avec la ferme, et une bien belle ferme sûrement, le père de mon mari la tenait avant nous. Ce lit était celui du bisayeul du dernier Seigneur, et voilà ses meubles, dit-elle en montrant une demi-douzaine de chaises de cannes vermoulues, à dossier élevé. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur lit, même avant que j'eusse refait le lit de plume moi-même, et je suis sûre que vous ne dormirez nulle part mieux qu'ici.

— Je suis persuadée, Madame,

que je n'aurai à me plaindre, ni de vous, ni de votre lit. Tout me paraît très-propre et c'est à quoi je tiens le plus. — Pour cela, vous pouvez en être bien sûre, je nettoye tout moi-même et je ne crains pas que personne me le dispute pour frotter un plancher, une table, ou une chaise. Quoique j'aie deux servantes, je fais toujours moi-même tout ce qui est essentiel.... Mais, je vous prie, quand voulez-vous souper ? Je suppose que vous êtes fatiguée et que vous vous coucherez de bonne heure. -- Quand vous voudrez, Madame. — En ce cas, je vais sur-le-champ vous faire griller un morceau de bœuf. J'aime à avoir toujours quelque chose qui soit prêt promptement et mon feu est bien allumé ; mais

peut-être préférerez-vous le *Beefs-take* à la poële avec des oignons ? — Comme vous voudrez, Madame, mais, comme je mange rarement de la viande à souper, si vous voulez m'envoyer un peu de beurre ou du fromage avec du pain, cela me suffira parfaitement. — Non, non, Miss, vous n'êtes pas venue ici pour mourir de faim ; après la course que vous avez faite, vous devez avoir besoin de manger. Je sais l'appétit que j'ai, quand je reviens du marché. Ce n'est pas qu'on ne puisse bien souper avec mon pain et mon beurre, car je les fais moi-même et je puis dire qu'ils sont bons ; mais votre gouvernante ne veut-elle pas autre chose ? — Je ne mange pas beaucoup le soir, dit madame Dupré ;

mais je vous serai obligé de m'envoyer quelques œufs à la coque. — Cela se peut encore ; ne voudriez-vous pas aussi un peu de jambon ? — Ah ! mon Dieu, je ne pourrais pas dormir, ayez soin seulement que les œufs soient bien cuits. — Les voulez-vous durs ou mous ? — Ma jeune Demoiselle ne les aime pas trop cuits.

Elle partit et revint bientôt mettre le couvert et apporter de la bière qu'elle assura être excellente ; et elle leur promit pour après souper une bouteille de vin de cerises qu'elle avait fait elle-même pour boire à leur santé, espérant bien qu'elles resteraient quelque tems ensemble.

Idamia avait peu d'envie de lui faire raison. Madame Dupré n'a-

vait pas non plus grand desir de rester long-tems dans cette solitude. On lui avait promis de l'en délivrer au plus tard dans deux mois ; car, le Lord se proposait, si sa pupille se refusait absolument à ses vues, d'employer d'autres mesures pour l'y forcer, mais Idamia n'en était pas encore instruite.

Pendant que la maîtresse de la maison avait soin du ménage, madame Dupré examinait attentivement la fermeture de la porte, les barres de fer dont la fenêtre était garnie et qui auraient à peine donné passage à un chat de taille ordinaire. Ensuite, elle examina le lit, et l'hôtesse l'y voyant occupée, lui fit remarquer que les draps étaient presque neufs, que la courtepointe avait été magnifique-

ment brodée, et que, quoiqu'un peu vieille, elle n'avait encore que quelques trous. Après avoir mangé quelques œufs frais, les Dames burent chacune un coup de l'excellent vin de cerises, et leur hôtesse leur souhaita une bonne nuit. Madame Dupré ferma soigneusement la porte après elle, et mit la clef dans sa poche; après quoi elles se couchèrent. La gouvernante essaya de prouver à son ancienne pupille qu'elles étaient fort bien dans cette maison. Elle l'assura que le Comte viendrait la voir dans une quinzaine, qu'il ne tiendrait qu'à elle qu'il l'emmenât à Londres; qu'elle finirait par se convaincre qu'il n'était pas de son intérêt de le pousser à bout, car elle ne doutait pas qu'il n'eût

recours aux mesures les plus violentes, plutôt que de la laisser retomber dans les mains de son séducteur.

Idamia ne répondit point à cette ennuyeuse harangue. Enfin, fatiguée de lui entendre toujours répéter les propositions du Comte, elle lui dit : — Si nous ne devons sortir d'ici, que quand j'épouserai Determille, vous pouvez vous arranger pour y rester prisonnière toute votre vie, ainsi bon soir ; que Dieu vous pardonne votre trahison envers moi !

Madame Dupré continua à justifier sa conduite ; mais, ne recevant aucune réponse, fatiguée de la route et d'avoir veillé la nuit précédente, elle prit le parti de s'endormir, ce que fit aussi Ida-

mia, qui ne se réveilla que quelque tems après que le soleil eût fait pénétrer quelques-uns de ses rayons dans son triste appartement, qui était beaucoup plus sombre le jour que la nuit.

Elle quitta le lit si vanté, et trouva qu'elle était beaucoup plus resserrée qu'elle ne croyait l'être ; car madame Dupré, qui était sortie pour donner l'ordre d'apporter du feu et le déjeûner, avait fermé la porte après elle. Elle rentra avec la maîtresse qui apportait du feu. Celle-ci demanda à Idamia si elle avait bien dormi et ce qu'elle desirait pour déjeûner ; qu'elle avait du thé et du café à son service, même du chocolat, si elle le préférait ; mais qu'elle était moins bien fournie de ce dernier article,

parce que, depuis quelque tems, il avait été plus difficile de s'en procurer.

Idamia la remercia et lui dit qu'elle n'avait pas de préférence pour le chocolat, quoiqu'elle n'eût jamais entendu dire que ce fût une denrée rare. — Je pourrais bien, Miss, en trouver dans les boutiques; mais il est horriblement cher, et je tâche de m'en procurer à la côte, où on l'a à un prix raisonnable.

— Idamia ne répondit rien, elle fut seulement étonnée que le grand Comte de Clarancourt fût lié avec un contrebandier, car ces dernières paroles lui apprenaient que c'était la profession de ses hôtes. Ce fut alors qu'elle regretta l'asyle hospitalier du Saint-Bernard, même

en l'absence de Tancrède. Elle y aurait joui de la société de sa chère Elmire, qui peut-être était, en ce moment, encore plus malheureuse qu'elle. . . . Cependant, cela n'était guère possible ; elle n'était point séparée d'un mari qu'elle adorait, qui, ne sachant point combien elle avait été trompée, pourrait la soupçonner d'avoir quitté volontairement le Baron de Dervat. Cette dernière pensée la désespérait. Il la soupçonnerait bien dans les mains du Lord Clarancourt, mais celui-ci le nierait ; quel moyen aurait-il alors de le lui prouver et de la secourir. Elle ne doutait pas qu'il ne fît tous ses efforts pour la retrouver, mais la position critique dans laquelle il se trouvait lui-même, lui permet-

tait-elle d'agir ? Cependant, l'argent ne lui coûtait rien, et les agens du Comte pouvaient se laisser gagner. Telles étaient ses espérances et ses craintes, pendant qu'elle regardait par distraction le jardin par lequel elle était entrée. Il était entouré de hautes murailles, et plus loin on appercevait les collines de Mendix; mais elle n'en connaissait pas le nom, et savait seulement qu'elle était dans le Comté de Somerset.

Nous n'entrerons point dans les détails de son séjour dans cette ferme. Pendant la première quinzaine, il ne lui fut pas permis de quitter sa chambre un seul instant. Elle ne vit absolument personne que madame Dupré et l'hôtesse qui les servait toujours elle-même, et

qui venait passer avec elles une partie de la soirée, pour leur conter des histoires de revenans, leur parler de ses talens supérieurs pour tous les détails du ménage et pour faire le fromage et le beurre. Comme personne n'était dans le cas de la contredire, ordinairement elle parlait toute seule. Idamia remarqua seulement qu'elle ne se nommait jamais, ni sa maison, ni le marché voisin. Elle présuma donc, vu son bavardage, qu'on lui avait donné à ce sujet des ordres bien précis. Sans cela, Idamia aurait certainement découvert quel lieu elle habitait. Quelquefois, le silence de sa prison était encore interrompu par les chants des servantes qui étendaient le linge dans le jardin, et qui élevaient la voix

tant qu'elles pouvaient pour l'attirer à sa fenêtre, n'ayant pas d'autre moyen de la voir. On leur avait dit que la personne qu'on avait amenée, était trop malade pour quitter sa chambre ; que le médecin avait ordonné qu'on la menât à la campagne pour changer d'air. Mais, madame Dupré, les soupçonnant d'agir par le penchant de notre première mère, et craignant qu'il n'en résultât quelque communication avec Idamia, s'en plaignit à l'hôtesse comme d'un bruit désagréable. En conséquence, on leur défendit de chanter, sous peine de perdre leurs places ; et Idamia perdit la seule distraction qu'elle avait eue, jusqu'alors dans sa prison.

CHAPITRE II.

Le Comte de Clarancourt, après avoir vu partir madame Dupré et sa pupille, retourna à Londres fort content du succès de ses mesures, qu'il jugeait dignes du plus grand politique de l'Europe. Il se crut à l'abri de toute découverte, s'étant bien assuré de l'intérêt de ses agens pour lui, par le leur propre. L'argent, on le sait, est tout puissant, il n'est rien qu'il ne procure. Milord le savait bien, il avait prévu que les maris, ou amans de ses victimes chercheraient à découvrir leurs traces. Pour se mettre à l'abri de toute découverte, il avait donc fait venir de Wirks-

worth le garde-chasse et son fils qui lui avaient déjà servis d'espions précédemment auprès des jeunes demoiselles, lors de leur séjour dans le Cumberland.

Après s'être ainsi assuré de deux postillons sur le zèle et la fidélité desquels il pouvait compter, il alla chez un marchand de chevaux dans un faubourg de Londres ; il dit au maître qu'il avait besoin de quatre bons chevaux de service. Après les avoir choisis, il offrit d'en déposer le prix, à condition que celui-ci les reprendrait avec perte de cinq guinées, si ils ne lui convenaient point, et il promit de les rendre alors avant la fin de la semaine.

La vieille chaise de poste qu'Idamia avait reconnue, avait été mise

dans un magasin pour y être vendue, quand il avait quitté l'Angleterre. Mais, personne n'en ayant eu envie, il l'envoya reprendre par son garde, et François se procura pour lui et Elmire une chaise de louage avec laquelle le Lord et lui suivirent l'autre voiture à travers Kensington. Le garde servit de postillon en partant, son fils avait été envoyé avec un relai à Hounslon, avec l'ordre de les attendre sur la commune, à l'heure que Milord avait indiquée.

Le lecteur sait que tout avait réussi à la plus grande satisfaction du Comte, qui fut cependant un peu embarrassé d'apprendre d'Idamia, qu'elle était mariée à quelqu'un de sa connaissance ; ses agens seuls pouvaient savoir qu'il

fût complice de l'enlèvement des jeunes personnes ; mais il se douta bien que, si elle lui avait dit la vérité, il serait soupçonné par son mari. Il espérait qu'on ignorerait sa demeure. On ne pouvait la connaître que par son procureur qui n'avait pas la moindre notion de cette dernière aventure. Cependant, il n'aimait pas qu'un homme de l'importance du Baron de Dervat fût mêlé dans cette affaire. Il tacha de se persuader que les précautions qu'il avait prises suffiraient pour le sauver. Au surplus, il n'était plus tems de reculer.

De retour à Londres, sans avoir rencontré personne de connaissance, son premier soin fut de faire repartir le garde de Wirksworth et son fils. Il rendit après

les chevaux, sous prétexte qu'il ne les trouvait pas assez légers. Croyant alors n'avoir plus rien à craindre, il se déguisa pour aller épier à Brompton, s'il pourroit voir ce mari dont Idamia l'avait menacé, mais il ne vit que le Baron de Dervat. Le maître du café où il jasait ordinairement lui dit que le Baron remuait ciel et terre pour découvrir l'auteur de l'enlèvement des deux jeunes dames qui étaient sous sa protection; qu'il avait offert de si fortes récompenses, qu'il était probable que quelqu'un de ses complices le trahirait; et qu'alors, malheur à lui, car il avait entendu dire, que la plus jeune des dames était mariée à un très-grand Seigneur.

Le Comte ne fut pas très-con-

tent de ces informations ; il eut cependant l'air d'entrer dans le sens de cet homme ; et lui promit de revenir sous peu de jours, étant curieux de savoir, si les récompenses promises auraient fait découvrir quelque chose. Mais il était réellement inquiet, que quelques-uns de ses agens eussent connaissance de ces offres ; sachant, par sa propre expérience, quelle était l'influence de l'argent sur eux. La loi lui donnait certainement bien de l'autorité sur sa fille pendant sa minorité, mais il avait retenu son bien, au mépris des dispositions de sa mère, et on pouvait lui demander compte de la contrainte avec laquelle il l'avait élevée. Mais, ce qu'il pouvait craindre de ce côté n'était rien en com-

paraison de ce qui avait rapport à Idamia, si elle était, en effet, mariée à un homme de grand nom : car le testament de son père, ne l'autorisait en aucune manière à la conduite qu'il avait tenue, ce que son mari saurait fort bien. La joie de son succès était donc bien troublée par la crainte de l'avenir. Ses terreurs furent encore augmentées en rentrant à Londres, et en lisant dans tous les papiers un avertissement qui disait que : deux jeunes dames, dont on donnait le signalement, avaient été enlevées de leur maison à Brompton, à tel jour et telle heure, par une vieille femme qui les avait emmenées dans une chaise à deux chevaux ; on promettait cinq mille guinées à celui qui pourrait les découvrir

et en donner nouvelles à M..... avocat, cour du Temple et le pardon au complice de cet infâme complot, si il le dénonçait.

Le Comte présuma, que cet avertissement venait du Baron de Dervat, et il trembla de le voir tomber dans les mains de quelques-uns de ses agens, et surtout du fermier qui gardait Idamia. Il se repentit de l'avoir mis dans sa confidence. Il avait cru en être sûr, mais une pareille récompense n'avait pu se prévoir. Toutes ces réflexions, jointes aux mauvaises nouvelles de son procès, le mettaient au désespoir; déjà, son procureur lui avait annoncé qu'il ne conservait plus d'espoir; déjà, les papiers publics en parlaient d'une manière qui compromettait son

honneur. Ce procès le perdait absolument de réputation, en même tems qu'il le ruinait. Il avait à craindre qu'il ne fût suivi d'un autre procès criminel dans lequel toutes ses infâmies seraient mises au jour par ses adversaires. Enfin, quoiqu'il fût parvenu à se rendre maître de sa pupille, personne, en ce moment, n'eût envié la position du Comte de Clarancout. Pour surcroit de peines, son procureur lui apprit qu'il avait reçu la visite d'un vieux Seigneur qui, sur son refus de lui donner son adresse, lui avait dit qu'il le soupçonnait violemment d'être l'auteur de l'enlèvement de deux jeunes dames à Brompton ; que, si ces soupçons pouvaient se prouver, Milord, malgré tout son crédit, pourrait

se trouver dans une situation fâcheuse, leur protecteur devant s'adresser au lord Chancelier ; qu'il lui conseillait comme ami, avant qu'on en vînt aux dernières extrémités, de rendre ces dames à ceux qui, en raison de sa parenté avec une d'elles, desiraient ménager sa réputation, que s'il se refusait à ce conseil, ils prendraient promptement d'autres mesures pour obtenir leur liberté, étant bien convaincus qu'on les en avait privées.

Quand l'homme de loi eut fini son discours, le Lord affecta d'être étonné ; il défia, qu'on pût lui prouver de s'être mêlé de cette affaire, ajoutant qu'il avait bien assez des siennes, sans s'occuper de celles des autres.... Mais qui est cet impertinent ? Monsieur, et de

quelles filles vaut-il parler ? — Je vous laisse, Milord, la solution de ces deux questions; mais, permettez-moi de vous demander, à mon tour, si vous n'avez pas fait des propositions aux témoins de vos adversaires ?.... si cela était, et qu'on pût le prouver, je suppose que vous en connaissez les conséquences ? — Je me moque de ce que vous voulez dire, Monsieur Clément, je ne sais pas ce dont votre vieille visite a voulu parler; s'il revient, priez-le d'être un peu plus clair si il veut que je le comprenne. Mais je devine ce que c'est; mes adversaires veulent me noircir et augmenter mes inquiétudes. Je vous ai déjà dit, qu'ils étaient capables de tout. — C'est ce qui se verra bientôt, Milord, mais cet

étranger n'a pas dit un mot de votre procès. — S'il a dit quelqu'impertinence sur mon compte, je saurais l'en faire repentir. Quoiqu'il en soit, je vous prie de ne plus vous charger de ses commissions.

Ils parlèrent ensuite de son procès, et, sur quelques remarques du procureur, le Lord s'écria: tout l'enfer paraît déchaîné contre moi !

Presque désespéré, il résolut, puisqu'aucun mari ne l'avait encore réclamée, de faire encore un effort auprès d'Idamia pour l'engager à seconder ses mesures. S'il n'y pouvait réussir, aussi-tôt la perte de son procès, il comptait l'emmener avec lui, et l'enfermer, pour sa vie, dans quelque retraite sûre; espérant, par-là, pouvoir

s'emparer de sa fortune qui serait sa seule ressource.

En conséquence de ce vertueux projet, il partit pour la ferme où elle était détenue, qui faisait partie du bien de sa femme, et que les fermiers tenaient depuis long-tems à très-bas prix. Le fermier actuel le tourmentait pour renouveller son bail ; et, pour se l'attacher en cette circonstance, Milord le lui avait promit, avec une forte somme d'argent ; mais il avait le projet de le tenir en suspens, jusqu'à ce qu'il ne fût plus en son pouvoir de le trahir.

Cet homme, comme Idamia le soupçonnait, était intimément lié avec des contrebandiers. Sa maison était sur le bord de la mer ; il promit au Lord de lui procurer, en

peu d'heure, un bâtiment, s'il en avait besoin, pour transporter la jeune dame. Il était donc bien important au Comte de s'assurer de cet homme. Heureusement pour lui, il ne savait ni lire, ni écrire; on ne recevait pas de gazette dans le village, autrement, il n'eût pas été douteux que le fermier Harton, au hasard de perdre sa ferme, n'eût empoché les cinq mille guinées.

Pour garder l'incognitò, le Comte fit sa route à cheval. Il coucha une nuit et arriva le lendemain au soir à la ferme entre chien et loup. Horton et sa femme l'attendaient tous les jours. Ils ne manquaient pas d'énumérer tous les soins qu'ils s'étaient donnés pour empêcher Idamia de s'échapper ; disant, ce

qui n'était cependant pas vrai , qu'un des deux veillait toutes les nuits et qu'ils ne quittaient jamais la maison en même tems. . . . Milord leur prodigua les plus grands éloges , leur fit un joli présent et ils jurèrent de nouveau de faire et de dire tout ce qu'il voudrait ordonner. A sa demande , Mistriss Horton alla prévenir Idamia de sa visite et le conduisit chez elle.

Il desirait réussir par la douceur, il marqua donc beaucoup de joie de revoir sa chère pupille , il lui demanda de ses nouvelles avec intérêt. — Depuis mon arrivée, Milord , je n'ai , graces à Dieu , manqué que de liberté. — Je suis venu ici , ma chère enfant , pour vous la rendre. Alors il jetta un regard à madame Dupré , et lui

fit comprendre qu'elle devait s'éloigner avec la fermière.

Idamia crut alors qu'il avait vu son époux ; et, aussi-tôt qu'ils furent tête-à-tête, elle lui dit : — Sûrement, Milord a vu le Baron de Dervat ! — Non, ma chère enfant, je ne puis le dire ; il n'a pas jugé à propos de s'exposer à mes justes reproches et il est reparti pour la Suisse. — Impossible, dit-elle en fondant en larmes ; il ne m'a pas abandonnée. Et vous n'avez pas vu d'autre personne, Milord ? — Quel autre peut s'intéresser à vous ? — Mon époux, à moins que trompé par les apparences, il ne croye que je l'ai abandonné volontairement. Ah ! Milord, que n'aurez-vous pas à répondre ? — Je ne crois pas, mon enfant, que

vous ayez tant à vous plaindre de moi. Au surplus, je vous assure que lorsque je suis retourné à Brompton, j'y ai trouvé votre maison fermée, et j'ai dû croire que le Baron de Dervat était retourné en Suisse. Vous conviendrez que, si lui, ou votre époux anonyme avaient eu envie de me parler, ils auraient pu facilement me trouver à l'hôtel de Clarancourt. Croyez que, s'il avait pu me prouver votre mariage et qu'il méritât votre main, il n'aurait pas manqué de venir me demander la fortune de sa femme. J'avoue que, d'après ce que vous m'aviez dit à Maidenhead, je l'attendais tous les jours, et je peux en prendre Dieu à témoin, je n'en ai pas entendu parler.

Idamia fut un peu troublée de

ce discours ; mais, sachant combien elle avait déjà été dupe des artifices du Comte, elle ne crut pas devoir ajouter une grande confiance à ce qu'il lui disait. Elle prit le parti de garder le silence, et il continua ainsi. . . . . J'espère que vous ne vous regardez plus comme liée à un homme qui ne vous a caché son nom, que pour vous tromper plus aisément. Mais, à quelque point qu'il ait porté sa trahison, je veux sauver votre réputation. Mon fils vous adore et il ne vous fera jamais aucun reproche de votre crédulité ; il croira ce que je lui dirai. Je ne desire que votre bonheur, et celui qui vous a trompée sera assez sage pour se taire.

--Milord me paraît convaincu qu'il

peut m'insulter avec impunité. Il doit penser, cependant, que je suis autorisée à ne pas ajouter foi à tout ce qu'il me dit, comme il ne veut pas croire que j'ai disposé de mon cœur et de ma main. Mais, que je doive, ou non, retrouver celui en faveur de qui j'en ai disposé, jamais il ne sera au pouvoir de votre fils de me reprocher mon imprudence. — Vous refusez donc absolument mes offres? — Je croirais commettre un crime en les acceptant; depuis quatre mois, ma foi est engagée à un autre. -- Folie! ainsi, vous refusez de m'obliger? — Je ne peux plus être la femme de Lord Deterville. — Eh bien! Miss Forester, soyez sûre que vous vous repentirez long-tems de la manière insolente avec laquelle

vous me traitez. Croyez que, si vous persistez dans votre entêtement, je saurai vous mettre en un lieu où vous aurez tout le tems de vous en repentir. Le testament de votre père ne vous donne la jouissance de votre fortune, qu'autant que vous vous marierez avec mon consentement ; autrement, elle revient à moi et à mes héritiers ; et, après le scandale dont vous vous êtes rendue coupable, j'ai le droit d'en prévenir un semblable. — Il y a long-tems que je suis convaincue que ma fortune est tout ce que Milord desire. Dites-moi quels sont les moyens par lesquels je puis vous l'assurer, et je vous promets, au nom de mon époux, qu'il consentira à vous l'abandonner. — Vous mériteriez, enfant, que je vous

prîsse au mot ; mais je ne suis pas aussi intéressé que vous me le supposez. Enfin , encore une fois , voulez-vous ou non, être ma belle-fille ? — Je vous ai déjà dit ma façon de penser , Milord : je suis étonnée que vous me fassiez sans cesse répéter que je ne veux pas vous appartenir de plus près ; je suis mariée , je ne puis donc vous en dire davantage. — Je vous crois, répondit Milord en sonnant avec violence.

Madame Dupré arriva , le Lord leur dit adieu et sortit furieux de la chambre. Idamia , fatiguée des efforts qu'elle avait faits , tomba sur un siège où elle eût perdu connaissance, si un torrent de larmes n'était venue la soulager.

— On pèche , on s'en repent

après, c'est le vieux proverbe, dit Madame Dupré : vous pouvez en accuser que vous. Je m'en doutais, voilà le fruit de votre obstination. Je m'étonne que vous ayez pu croire que le Comte de Clarancourt céderait à une fille de votre âge ; cependant si vous vous repentez véritablement, je vais le rappeller.

Idamia ne répondant point, elle allait sortir, mais devinant son intention, elle lui dit : — Arrêtez, je vous prie, je n'ai nulle envie de revoir le Lord Clarancourt ni aucun de ses agens. J'espère que Dieu me délivrera de cette race sans pitié. — Très-bien, Miss Forester, continuez, je vous prie : je ne sais pas comment vous croyez que finira tout ceci ? — Je resterai enfermée, et

vous toucherez le prix de votre iniquité.--Comme vous vous formez, Miss, bientôt vous serez une vraie sorcière. Je suis sûre que, si Lord Deterville vous connaissait comme moi, il aurait moins de desir de s'unir à vous. — Plut à Dieu ! j'en serais peut-être un peu moins tourmentée.

Madame Horton vînt alors dire à la gouvernante d'aller prendre les ordres de Milord, et Idamia resté seule, se livra à ses réflexions mélancoliques. Elle ne doutait point de son mariage sur lequel le Comte avait voulu jetter des soupçons. Les témoignages du bon curé, de l'abbé du S. Bernard, du Baron de Dervat ne pouvaient lui laisser aucune inquiétude à ce sujet ; mais il était bien dur de ne

pouvoir imposer silence à son infâme tuteur en lui nommant son époux. Pouvait-elle croire, que le Baron de Dervat eût quitté l'Angleterre ? Elle avait l'air de s'être en allée volontairement, et que pourrait dire son cher Tancrède ? la condamnerait-il sans l'entendre ? l'abandonnerait-il volontairement ? Elle avait bien lu qu'il y avait des hommes qui avaient désavoués les liens qu'ils avaient formés, mais Tancrède pouvait-il en être capable ? Le Comte, qui voulait s'emparer de sa fortune et de celle de sa fille, devait seul former de pareils soupçons. Peut-être, Tancrède la cherchait-il par-tout ? Peut-être avait-il déjà fait des démarches auprès du Comte qui avait sûrement désavoué ses infâmes menées ? N'était-il

pas capable de tout pour s'assurer de sa fortune? Elle résolut donc de ne pas condamner le Baron de Dervat, ni son époux sur la parole de Lord Clarancourt, et de chercher les moyens de sortir de la triste prison où elle était détenue, pour se mettre sous la protection du premier Magistrat qu'elle pourrait trouver. Elle sentait qu'elle avait tout à craindre du Comte et de ses agens. Malheureusement, elle n'avait que quelques guinées et des bijoux de peu de valeur; elle en avait assez cependant pour se conduire à Londres, si elle pouvait s'échapper. Le retour de madame Dupré la tira de cette rêverie. Elle sut que Milord était parti très en colère, cependant, il renouvellait encore ses offres.

CHAPITRE III.

PENDANT la quinzaine qui suivit le départ du Lord, madame Dupré avait pris un tel goût pour les soins de la laiterie, qu'elle passait presque toute la journée avec Mistriss Horton qui lui apprenait à faire du beurre et du fromage. Idamia n'en était point fâchée, elle en avait plus de tems pour méditer ses projets. Après en avoir beaucoup formés et rejettés, elle s'arrêta à un fort hardi; mais, jugeant qu'elle ne pouvait craindre pire, elle l'adopta. Personne n'était dans sa confidence, et par conséquent ne pouvait la trahir; elle s'occupa donc, pendant que la

gouvernante s'instruisait sous Mistriss Horton, à en préparer l'exécution.

On se souvient que le ciel de son lit était d'une pesanteur énorme. Il était attaché au plafond avec des cordes. Cette pesanteur rendait son projet assez dangereux ; mais il servait son dessein, et aucune crainte ne pouvait égaler celle d'être enfermée le reste de ses jours dans quelque lieu où son cher Tancrède ne pourrait la découvrir, et où peut-être quelque destin plus fatal encore la menaçait. Elle crut donc que tout était pardonnable pour sortir de la captivité dans laquelle on la retenait. Elle ne voulait cependant pas blesser, si elle le pouvait, son infâme gouvernante, quoiqu'elle la detestât

tât bien cordialement. Elle voulait aussi, si elle ne réussissait pas, que tout l'évènement qu'elle préparait pût être attribué au hasard. Après avoir bien combiné toutes ses mesures, elle plaça une chaise sur une table, et atteignit ainsi le plafond. Les cordes qui attachaient la pesante machine étaient triples; elle jugea qu'une seule pouvait suffire pour la soutenir quelque tems. Elle défit donc les deux avec lesquelles elle allongea celle qu'elle laissait et qui ne tenait plus que par un nœud coulant. Alors, les bouts cachés derrière les pentes la rendaient maîtresse de lâcher à volonté la partie qu'elle voudrait faire tomber. Cet arrangement fut l'ouvrage de plusieurs jours. Elle craignait d'être surprise

et elle avait toujours soin de tirer un verrou quand elle y travaillait. Enfin, elle réussit sans accident à tout ce qu'elle avait prémédité, et il était impossible de s'appercevoir d'aucun dérangement.

Idamia avait fini par apprendre de Mistriss Harton les usages de la maison. Elle savait que, le soir, elle restait seule, parce que les servantes allaient traire les vaches à près d'un mille et que les hommes allaient chercher aux champs. Ce fut donc le moment qu'elle choisit pour l'exécution de son projet, craignant de trouver tout fermé, si elle attendait la nuit.

Elle feignit donc un grand mal de tête, un peu avant le coucher du soleil. Madame Dupré lui témoigna un grand intérêt et lui demanda ce qu'elle pouvait faire

pour la soulager. – Vous me faisiez autrefois de si bonne eau de gruau, je me sens altérée et de la fièvre ; si vous pouviez m'en faire encore.

Réellement effrayée de cette maladie subite, la gouvernante eut pitié d'elle, elle alla chercher tout ce dont elle avait besoin ; et, pendant ce tems, Idamia examina avec soin si tout ce qu'elle avait préparé était bien en état, et la place où il fallait que fût madame Dupré pour obtenir un plein succès. Elle s'efforça aussi de prendre assez sur elle pour ne pas paraître trop agitée. La gouvernante revint bientôt, craignant de la laisser long-tems dans cet état de souffrance. A son retour, Idamia eut la satisfaction d'apprendre qu'elles étaient absolument seules dans la

maison, la fermière étant allée visiter une vache nouvellement vélée. Cette nouvelle augmenta le courage de notre héroïne qui craignit, si elle ne profitait pas de cette occasion favorable, de ne plus la retrouver. Pendant l'absence de madame Dupré, elle s'était mise au lit toute habillée, elle se plaignit alors d'un grand froid aux pieds. La gouvernante, qui ne se méfiait de rien, lui offrit de les lui entourer avec un jupon de flanelle pour les lui réchauffer; et, pendant que penchée sur le pied du lit, elle s'en occupait, Idamia se saisit des cordes cachées derrière le chevet, et défaisant le nœud coulant qui soutenait le devant du ciel de lit, il tomba sur madame Dupré qui, ne pouvant

s'en débarrasser, se mit à jetter les hauts cris. Idamia sauta légèrement à bas, se hâta de défaire les autres cordons, et la gouvernante se trouva prise comme sous une trape. Elle jugea alors qu'elle n'avait pas un moment à perdre; elle sortit en fermant la porte à la clef qu'elle mit dans sa poche, pendant que la vieille criait de toutes ses forces; mais il n'y avait là personne pour la secourir, et ses cris étaient presqu'étouffés par cette énorme machine qui la couvrait entièrement.

Toute tremblante, et ses jambes pouvant à peine la porter, Idamia descendit l'escalier et se trouva dans le jardin dont heureusement la porte n'était fermée que par un verrou. Elle s'enfuit aussi

vîte que sa frayeur pût le lui permettre. Elle ne voulut suivre aucun chemin frayé, de peur de rencontrer quelqu'un qui la ramenât. Elle traversa de champ en champ et s'égara. Cependant la nuit était close, et elle commença à craindre de la passer en plein air par le froid qu'il faisait. Elle était tombée dans plusieurs fossés et ses jambes étaient toutes mouillées. Elle desirait donc de trouver quelque grange ou quelque hangard pour se mettre à l'abri jusqu'au lendemain matin. Pendant qu'à la lueur des étoiles, elle cherchait un lieu où elle pût se mettre à couvert, un gros chien s'approcha d'elle en aboyant. Elle fut si effrayée qu'elle jetta un grand cri. — Venez ici ; ici, Tigre, vous

dis-je. Et celui qui avait appellé le chien s'approcha en criant : --- Qui est-là ! — Sauvez-moi au nom de Dieu, ayez pitié de moi, répondit Idamia.

Un homme en sarot, avec une lanterne allumée, parut alors ; il s'approcha, accompagné de son chien, et lui dit : -- Qui êtes-vous ?... N'ayez pas peur, mon chien ne vous fera pas de mal ; venez ici, ma femme, voilà une dame qui a perdu sa route. — Mon bon Monsieur, veuillez me donner quelque secours. — Volontiers, prenez mon bras ; mais, par quel hasard êtes-vous ici à cette heure ? — Je n'en sais rien, je suis presque morte de froid et de faim. --- Bien, bien, suivez-nous, nous vous réchaufferons.

La femme les rejoignit alors et demanda ce qu'il y avait. Ne voulant pas mettre tant de monde dans sa confidence, Idamia dit qu'elle allait à Bath ; qu'ayant cru raccourcir son chemin en prenant un sentier, elle s'était égarée ; que, si ils voulaient lui donner un asyle pour cette nuit, ou la conduire à Bath, ils en seraient bien récompensés. La femme, que ces mots rendirent très-compatissante, lui dit : — Allons, venez, Madame : combien il est heureux que notre vache fût au moment de véler, sans cela nous serions tous couchés depuis long-tems ! Je ne veux pas que vous restiez exposée au froid plus long-tems; il serait cependant fâcheux que notre humanité nous fît perdre notre vache qui est la

meilleure laitière de tout le pays. — Certainement, dit Idamia, j'en serais aussi fâchée que vous, mais, si ce malheur vous arrivait, comme je devrais m'en regarder comme la cause, je vous promets de la remplacer à votre choix ; et elle offrit sa bourse au fermier qui refusa de la prendre, en disant : — Il arrivera ce qui pourra à la vache, mais il est juste de secourir un chrétien de préférence. Faisons aux autres ce que nous voulons qui nous soit fait.

— Oui, oui, dit la femme, il faut se fier à la providence qui a déjà été si bonne pour nous. Venez, Madame, vous êtes bienheureuse ; car, Dieu sait si vous ne seriez pas morte de froid, si vous ne nous aviez pas rencontrés : al-

lons, Willington, éclairez-nous donc.

Willington ! dit en elle-même Idamia ? serait-ce le fermier chez qui Tancrède a servi ! Elle se souvint qu'en effet il demeurait à peu de distance de Bath, assez près de la mer. Cependant, elle résolut de ne pas se confier à eux, sachant qu'ils étaient très-intéressés. Leur rencontre dans les champs à cette heure le lui prouvait encore. Elle ne douta bientôt plus que ce ne fussent eux ; mais son époux avait-il déjà exécuté ses vues bienfaisantes pour eux depuis son retour en Angleterre ? C'est ce qu'elle ne savait pas, et elle n'osait pas le demander.

D'après le récit de Tancrède, le mari n'était pas mauvais ; mais,

comme elle ne doutait pas que les gens de chez qui elle s'était enfuie ne promîssent beaucoup d'argent à ceux qui l'arrêteraient, tandis qu'elle n'avait à offrir que sept guinées et demie et quelques bijoux de peu de valeur, elle jugea plus prudent de ne pas se confier à l'avarice de Mistriss Willington. Enfin, ils arrivèrent, à sa grande satisfaction, à la très-modeste maison de ce couple lésineux. Elle y trouva un assez bon feu et la fermière ayant allumée une chandelle, les fils d'archal qu'elle vit attachés à la porte, et qui avaient servi de premier instrument de musique à Tancrède ne la laissèrent pas douter qu'elle ne fût dans cette même maison, où son époux avait passé de si tristes années. Willington et

sa femme répondaient aussi parfaitement au portrait qu'il lui en avait fait. Ce fut pour elle une jouissance de se trouver sous le même toît qui l'avait abrité si long-tems; elle s'assit avec plaisir sur le banc qui lui avait servi. -- Comment, diable, nous avons fait une bonne croisière ! Allons, approchez-vous donc du feu. Femme, apportez-nous quelque chose pour réchauffer le dedans pendant que nous sécherons le dehors.

Eh bien! vous dites donc que vous alliez à Bath ? — Oui, Monsieur, le tems était beau, j'étais partie pour aller à quelques milles voir une de mes amies de qui je voulais prendre congé avant de retourner à Londres. Etant restée un peu tard, la nuit m'a gagnée, et je me suis

égarée. — Diable, vous devez avoir fait bien du chemin, car nous sommes à seize milles de Bath ? — Aussi, suis-je très-fatiguée. — Vous n'êtes donc pas de Bath? — Non, Monsieur. Alors elle fut heureusement délivrée de ces questions répétées par la femme qui entra avec un pain, du fromage et de la viande froide qu'elle posa sur la table. — Voilà, Miss, de quoi manger ; vous vous passerez bien de nappe, acceptez ce verre de bon cidre qui vous remettra. — Mille remercîmens, ma chère Dame, je suis fâchée de vous donner tant de peines. Vous pouvez être sûre que vous en serez bien récompensée. Véritablement j'avais besoin de quelque chose qui me redonnât des forces. — Je le

crois, dit le fermier, en faisant une rôtie qui devait, à son dire, rendre le cidre beaucoup meilleur. Donnes-moi un peu de gingembre, ma femme, et cela fera l'affaire. Courage, Madame, refaites-vous un peu, et puis vous vous coucherez jusqu'à demain matin.

Idamia ne savait que répondre, elle aurait bien voulu être sur le chemin de Londres; mais il n'était pas possible de proposer de partir à l'heure qu'il était. Elle supposait de plus que Bath, étant le premier endroit par où elle devait passer, serait le premier lieu où ses ennemis la chercheraient. Elle pensa donc que le meilleur parti qu'elle eût à prendre, était d'attendre le point du jour. Elle éluda

les questions qui suivirent ; et, comme on la supposait très-fatiguée, elle obtint d'aller se mettre dans son lit.

La fermière regretta que ses draps ne fussent pas plus secs. Il me suffit des couvertures, dit Idamia. — Vous avez raison, Miss, dit Mistriss Willington ; vous risquerez moins de vous enrhumer ; et elle lui proposa en même tems une paire de bas de laine et une paire de sabots, en lui disant : — Prenez cela, je laverai vos bas pour demain matin, et Tom, quand il reviendra de voir son père qui se meurt, nettoyera vos souliers. Elle se mit à arranger, en attendant, le lit de Tom qu'elle destinait à Idamia.

Idamia témoigna encore sa reconnaissance de tous ces soins, quel-

ques grossiers qu'ils fûssent. Elle ne voyait que Tancrède qui s'était contenté, pendant tant d'années, du même lit. Elle le voyait, lui disant un dernier adieu, en mettant dans sa poche sa flûte chérie. Elle le voyait tirer son trésor du chaume qui allait la couvrir, et cette chétive retraite lui eût paru un palais, si Tancrède l'eût encore habitée.

Elle remercia avec reconnaissance ce pouvoir qui l'avait protégée, en lui faisant rencontrer les Willington sans lesquels elle courait risque de mourir de froid cette même nuit. Elle bénit la providence qui avait l'air de se déclarer en sa faveur et qui pouvait seule encore la sauver. Elle ne pouvait avoir trouvé une retraite plus sûre. Il était probable qu'on la

chercherait d'abord à Bath. Elle avait moins envie de dormir que d'aviser au parti qu'elle aurait à prendre. Si elle avait pu savoir à quelle distance elle était de son ancienne prison, elle aurait mieux combinée ses mesures ; mais, en faisant des questions sur cette maison, dont elle ne connaissait ni le nom, ni celui du fermier qui l'habitait, elle craignait de faire naître des soupçons, ce qu'elle desirait éviter. Elle fut, un moment, tentée de mettre Willington dans sa confidence. Elle voulait lui dire qu'elle était amie de son premier apprentif, l'engager à lui prêter de quoi se déguiser et à la prendre en croupe pour la conduire à Bath; mais elle craignit de se dénoncer elle-même, et elle n'avait encore arrêté aucun plan, lorsqu'elle en-

tendit le fermier se lever. Ne s'étant point déshabillée, elle sauta à bas de son lit et descendit le mauvais escalier qui conduisait à son galetas. Elle trouva Willington prêt à sortir pour aller voir sa vache. — Au nom de Dieu, Miss, lui cria-t-il aussi-tôt qu'il l'apperçut, pourquoi vous lever si matin! — Je voudrais partir le plutôt possible, mon bon Monsieur, je crains que mes amis ne soient inquiets de moi. — Restez jusqu'à mon retour, je verrai ce que je pourrai faire pour vous. Le feu n'est pas encore allumé remettez-vous au lit jusqu'à ce que ma femme se lève; et il sortit, en fermant la porte à la clef, et en répétant: remettez-vous au lit. Il lui fallut donc obéir et s'armer encore de patience.

CHAPITRE IV.

WILLINGTON et sa femme n'avaient pas mieux dormi qu'Idamia. Ils étaient dans l'inquiétude pour leur vache et ne savaient pas si, en cas d'accident, cette étrangère pourrait les dédommager. Qui était-elle ? d'où venait-elle ? Ces idées les tourmentèrent toute la nuit. Qui avait pu engager une si jolie personne et si bien mise à à courir les champs, à l'heure où ils l'avaient rencontrée ? Ils remarquèrent encore l'adresse avec laquelle elle détournait leurs questions. N'était-elle pas quelque coquine que son entretenieur aurait mise à la porte, ou quelque fille

de famille qui s'était enfuie de chez ses parens ? Elle avait de quoi payer sa dépense : ils résolurent donc de ne pas l'arrêter, à moins qu'on ne leur offrît pour cela une forte récompense ; mais de ne pas se déranger pour elle davantage de leurs affaires, si elle ne répondait pas d'une manière satisfaisante aux questions qu'ils se proposaient de lui faire. Ils en étaient là, lorsque Willington se leva. Lorsqu'il la vit si diligente, il soupçonna qu'elle craignait d'être poursuivie. Cependant comme, à cela près de son amour pour l'argent, il était assez bon homme, comme nous l'avons déjà vu, il se décida à la sauver, s'il le pouvait, sans que son intérêt en souffrît.

L'horloge venait de sonner sept

heures , lorsqu'Idamia entendit rentrer le fermier avec son garçon ; Mistriss Willington se leva en même tems , elle crut donc qu'elle pouvait aller les rejoindre.

La fermière lui demanda si elle avait bien dormi ; et elle mit une bouloire sur le feu , en disant qu'une tasse de thé acheverait de la remettre. Idamia chercha à gagner les bonnes graces de son hôtesse , et chacun s'assit autour de la table du déjeûner avec l'intention de se sonder. Cependant , ils résolurent de laisser auparavant partir le garçon qui , suivant son usage , mangeait son pain et son fromage dans un coin. Le fermier lui dit de se dépêcher pour aller auprès de la vache. Enfin , ils étaient seuls , et Idamia allait leur

s'écria-t-elle en jettant sa bourse sur la table : si vous m'empêchez de tomber dans les mains de ce malheureux, croyez que vous serez bien mieux récompensés encore ; et elle remonta dans le galetas, laissant les Willington fort embarrassés de ce qu'ils devaient faire. A bon compte la femme mit la bourse dans sa poche. Ils étaient encore indécis, lorsque le cavalier arriva, sauta à bas de cheval et entra dans la maison. — Qui diable vous presse si fort ? Monsieur, vous avez presque tué votre cheval. — Mon cher Willington, ne me reconnaissez-vous pas, dit l'étranger hors d'haleine ? C'est lui, c'est lui, s'écria la fermière : je reconnais sa voix ; c'est notre meilleur ami. Mon Dieu ! que je

suis aise de vous revoir ! — Vous avez raison, femme. Oui, c'est bien lui, vous avez de meilleurs yeux que moi ; j'en suis jaloux, car je me réjouis autant que vous de voir notre bienfaiteur.

Tancrède, car nous présumons que notre lecteur l'a deviné, après avoir reçu les embrassemens de Mistriss Willington, tendait la main à son mari, quand Idamia sortit de sa retraite et vola dans ses bras. L'étonnement du fermier et de sa femme fut au-delà de toute expression ; et Tancrède enchanté, ne pouvait en croire ses yeux. Mais ses dernières alarmes, ce passage subit du désespoir au comble du bonheur furent trop forts pour être supportés par la tendre Idamia qui, après avoir reçu les embrassemens

embrassemens de son époux, perdit tout-à-fait connaissance. Il ne pouvait pas plus concevoir comment il la retrouvait chez les Willington, qu'elle n'avait eu idée de ce qui avait pu y amener le seul homme sur la protection de qui elle dut compter. Mais, effrayé de son évanouissement, il l'assit et demanda un flacon, quoiqu'un peu de réflexion eût pu l'instruire que son ancienne maîtresse n'avait point de pareils meubles. Graces à Dieu, elle avait d'assez bons nerf pour n'avoir pas besoin de drogues. Elle se hâta donc d'apporter un sceau d'eau, assurant que, si la pauvre Dame n'en revenait pas, elle n'avait rien à se reprocher, qu'elle avait fait pour elle tout ce qui avait été en son pouvoir.

L'idée seule de la perdre mit Tancrède hors de lui ; il leur dit qu'ils étaient la plus vile canaille, qu'ils se laissaient toujours manquer des choses les plus nécessaires. — Que voulez-vous, Monsieur, dit la fermière ? Qui pouvait prévoir l'effet de votre vue sur cette pauvre Dame ? — Depuis combien de tems est-elle ici ? Les Willington, persuadés qu'elle n'en reviendrait pas, restaient confondus. Enfin le fermier lui dit : — Depuis sept heures et demie, Monsieur. Je vous prie, ne nous condamnez pas sans nous entendre. Si Dieu permet qu'elle en revienne, elle nous rendra justice. — Oui, sûrement, dit la femme, nous en avons eu bien soin, quoique, si nous avions su qu'elle intéressait

Monseigneur, nous aurions encore mieux fait. — Oui sûrement, dit Willington : mais je crois qu'elle ne nous connaissait pas plus que nous ne la connaissions. Quand je vous ai apperçu venir si grand train et que je le lui ai dit, elle est devenue sur-le-champ pâle comme la mort et elle nous a priés, presqu'à genoux, de la sauver de quelqu'un ; Monseigneur saura sûrement de qui ? — Vous laissez toujours aller votre langue, reprit la femme, Monseigneur sera peut-être jaloux.

Dans un autre moment, Tancrède eût ri de cette remarque, mais il ne s'occupait que d'Idamia qui n'avait point encore repris connaissance. Cependant, la fermière lui raconta, d'une manière fort

prolixe, comment elle était sortie pour aider sa vache, comment le vieux Tigre avait aboyé, et enfin comment ils l'avaient ramenée toute crottée auprès du feu; en foi de quoi elle montra les bas et les souliers qu'elle avait faits sécher.

Tancrède frémit des dangers qu'elle avait courus; mais comment, au sortir de sa prison qui probablement n'était pas éloignée, comment avait-elle su que les Willington habitaient ce canton? ce qui cependant devait être. Comment alors s'était-elle égarée la nuit? — Je n'ai pas été assez hardi, Monsieur, pour lui faire tant de questions. En ce moment, Idamia jetta un soupir, ses yeux s'ouvrirent et se fixèrent sur

Tancrède dont elle put apperce-voir l'inquiétude ; mais elle fit bientôt place à la joie de se voir renaître dans ses bras.

Il n'était point encore entré dans la tête des Willington qu'une si jeune personne pût être mariée ; mais, lorsqu'elle jetta ses bras autour du col de Tancrède, les fermiers, à leur grand étonnement, apperçurent la bague qu'elle avait reçue de lui, et l'entendirent s'écrier : — Vous ne savez pas, cher époux, ce que je dois à ces bonnes gens, je crois qu'ils m'ont sauvé la vie.

Le fermier et sa femme furent enchantés d'entendre une aussi bonne recommandation pour eux auprès de Tancrède dont ils avaient déjà éprouvés les bienfaits. Ida-

mia, parfaitement remise, était bien impatiente de savoir comment son époux était arrivé si à propos à son secours. Il ne l'était pas moins de savoir ses aventures depuis qu'elle avait quitté Brompton ; mais, voyant le déjeûner sur la table, il préféra de suspendre sa curiosité, proposa à son épouse de reprendre des forces et déclara, qu'ayant à peine mangé depuis son départ de Londres, il se sentait aussi un très-grand appétit.

La maîtresse apporta une nappe, luxe presqu'inconnu dans cette maison. Le fermier nettoya la table et la couvrit de porcelaines ; le pain de sucre, le meilleur thé furent apportés. Ils demandèrent mille pardons à Idamia de n'avoir pas su plutôt qui elle était ; que,

s'ils avaient pu le deviner, ils lui auraient donné leur propre lit. — Mais, mon Dieu, Jean, nous avons oublié de remercier Monseigneur de ses dernières bontés. Graces à vous, mon bon Seigneur, notre ferme nous appartient à présent. — C'est vrai, ma femme, mais je ne sais par où commencer. J'ai été aussi surpris ce matin, que lorsque ce Monsieur est venu, il y a six semaines je crois, je ne sais pas bien le jour, mais je l'ai marqué dans mon almanach. Il venait de la part de.... Comment a-t-il donc nommé Monseigneur, ma femme ? Enfin, j'ai cru qu'il plaisantait quand il m'a demandé combien il me fallait pour acheter ma ferme ; mais, quand il me l'a répété avec un air sérieux, il m'a

fallu lui dire que c'était une affaire de sept cents guinées, et j'ai été bien étonné quand il les a comptées sur la table.

— C'était sur cette table de marqueterie, là dans le coin, dit la fermière. — Je crois que oui, Cateau; alors, je me frottai les yeux, et quand il me dit : voilà encore cent guinées pour monter votre établissement. Tout cela vous vient de... alors, il me dit je ne sais quel nom étranger, celui de Monseigneur; c'est pour votre flûte et l'éducation que vous lui avez donnée. Et voilà comme j'ai su que cela venait de Monseigneur, mais je n'espérais pas que je le verrais lui-même; et vous êtes heureux, comme on peut le voir à votre air, mais vous le méritez bien, et cela me fait

plus de plaisir que tout l'argent que vous m'avez donné. Mistriss Willington renchérit encore sur ce qu'avait dit son mari, mais Tancrède et son épouse étaient trop occupés l'un de l'autre pour faire grande attention à leurs discours. Cependant, le déjeûner se trouva prêt et on se mit à table. La fermière continua son bavardage, elle trouvait Monseigneur si changé à son avantage. Enfin, elle lui demanda où il avait été depuis qu'il les avait quittés. — Dans plusieurs parties de l'Europe, mais point en Angleterre, jusqu'au moment où j'ai envoyé chez vous. — Dieu vous récompense de toutes vos bontés, dit-elle, en pressant les deux époux de faire honneur à son repas frugal. Elle se lamentait de

n'avoir rien de bon à leur offrir, mais elle promettait de faire mieux pour le dîner.

Le déjeûner fini, Idamia se trouva parfaitement remise, et Tancrède desira savoir comment on avait pu, par force ou par adresse, l'emmener de Brompton. Il n'avait pu rien découvrir jusqu'à ce matin à Bath, où il avait suivi Lord Clarancourt. Enfin, il avait su du garçon d'écurie de l'auberge où il s'était arrêté, ou plutôt il avait pu soupçonner qu'elle était détenue dans une ferme des environs.

— Vos soupçons étaient vrais, que je suis heureuse de m'être échappée dans un moment aussi critique ! car, j'ai lieu de croire que Milord était venu pour exécu-

ter la menace qu'il m'avait faite de me conduire en pays étranger. — N'en doutez pas ; la crainte que j'en avais m'a fait attacher à ses pas pour détruire ses projets infâmes. Je descendais chez les Willington pour avoir des témoins auprès des magistrats, et voilà des pistolets qui étaient destinés à repousser la force par la force. -- Dieu soit béni, que j'aie échappée comme je l'ai fait ! Je tremble à la seule pensée des conséquences de votre rencontre avec Milord. Il eût certainement tout risqué pour ne pas rendre ma fortune ; mais, je vous prie, lui dit-elle en français, le Baron de Dervat est-il encore en Angleterre !

Tancrède, n'ayant plus les mêmes raisons de cacher son existen-

ce , après l'avoir assurée que le Baron n'avait point quitté Brompton , bien aise en même tems de satisfaire aussi la curiosité des Willington , continua ainsi : nous pouvons, ma chère Idamia, compter sur la discrétion de ces bons amis chez qui j'ai été élevé sous un nuage qui , je vous le dis avec plaisir ainsi qu'à eux , est enfin dissipé. Je suppose, mes amis, que je n'ai pas besoin de vous dire que cette Dame est mon épouse. Nous avons été mariés en pays étranger: obligé par l'affaire la plus importante de venir en Angleterre sans aucun délai , je l'ai remise , pour la conduire , à un ami sûr , et j'ai eu le bonheur de savoir qu'elle était arrivée sans accident dans la maison que j'avais louée pour elle

auprès de Londres. Les conseils prudens de mes amis ne me permettaient pas de rester auprès d'elle: jugez de mon désespoir, en apprenant qu'elle avait quittée sa retraite, il y a environ un mois. Je soupçonnais tellement celui qui avait, en effet, machiné cet infâme complot, que, sans aucune certitude, je l'ai suivi de Londres à Bath; mais je n'avais encore rien découvert, lorsque quelques propos du garçon d'écurie que je questionnai, me donnèrent lieu de croire qu'elle était enfermée dans une ferme à environ sept milles d'ici et qu'on nomme le Manoir. — Quoi! la ferme de Horton, dit Willington? Je ne l'aurais pas cru capable de se prêter à une pareille infâmie; quoi-

que cependant il est bien connu pour être contrebandier, et toute cette espèce n'est pas trop bonne. Enfin, s'il faut garder le secret, vous pouvez compter sur moi et sur Cateau. J'espère que Monseigneur ne se méfie pas de nous ; s'il faut courir pour son service, j'irai au bout du monde.

Idamia, d'après ce qu'elle venait d'entendre, espéra que le mystère qui l'entourait, allait enfin se découvrir ; cependant elle résolut de ne point lui faire de questions, certaine qu'il ne la tiendrait pas en suspens plus long-tems que cela ne serait nécessaire ; mais voulant, comme lui, satisfaire les Willington, elle raconta devant eux la manière dont Elle et Lady Elmire avaient été emmenées de

Brompton, et enfin tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment de son entrée chez eux. Tout le monde se réunit pour charger de malédictions le Lord Clarancourt ; mais, quand on vint à se représenter madame Dupré prise sous le ciel du lit, chacun partit d'un grand éclat de rire. La fermière dit qu'elle aurait volontiers payé pour la voir. Willington espéra qu'elle en aurait au moins le derrière démis ; qu'au surplus, elle le méritait bien pour tout ce qu'elle avait fait souffrir à cette chère Dame. Enfin, tous se réjouirent de leur réunion dans cette maison. — Tout est pour le mieux, dit la fermière : la providence conduit tout ; j'ai toujours dit que Monseigneur était né pour être heu-

reux, et il le mérite bien; car, graces à sa générosité, nous sommes bien mieux que nous n'étions.

Tancrède demanda alors à Idamia quels avaient été ses projets pour échapper aux poursuites qu'elle avait à craindre. — Je voulais, dit-elle, mettre le fermier Willington dans ma confidence et l'engager à me conduire auprès de quelque magistrat, dont j'aurais réclamée la protection, quoique cette démarche me coûtât beaucoup; ou j'aurais tâchée, en me déguisant, d'aller à Londres et delà à Brompton retrouver le Baron de Dervat dont je n'avais pas cru être abandonnée, malgré ce que m'avait dit mon perfide tuteur. — Vous aviez bien raison, ma chère amie, il n'en était pas capable.

Willington jura qu'il l'aurait conduite jusqu'à Londres, et que, s'il avait su qu'elle fût l'épouse de Monseigneur, il aurait armé tout le pays pour la défendre. — Et je réponds, dit la fermière, que si Madame eût voulu rester ici, elle n'y aurait pas perdu un cheveu de la tête. J'aurais eu toujours un chaudron sur le feu, et j'aurais échaudé le premier qui se serait présenté. Enfin, ils entassèrent protestations sur protestations des secours qu'ils lui auraient donnés. Quand Cateau en vint à l'horrible frayeur que l'approche de Tancrède avait faite à Madame, elle répéta les mots qu'elle avait dits en se cachant : Ah mon Dieu! ... je crois, Madame, que j'ai votre bourse dans ma poche, j'étais tou-

te effrayée, et je craignais qu'on n'apperçût quelque chose qui n'avait pas l'air de m'appartenir. Je vous assure que si j'eusse été seule, quand c'eût été Milord lui-même, je vous l'aurais renvoyé aussi instruit qu'il serait entré; car, je dois dire que je n'ai jamais autant aimé quelqu'un à la première vue. Voilà votre bourse, Madame, comme vous l'avez jettée sur la table. — Je n'en doute pas, madame Willington, mais je vous prie de la garder comme un souvenir. Je suis seulement fâchée qu'elle ne soit pas mieux garnie; c'est tout ce que j'ai, vous voyez que je n'aurais pas pu vous payer bien richement de tous vos soins pour moi; mais ce bon ami, dit-elle en regardant Tancrède, m'ai-

dera à tenir toutes les promesses que je vous ai faites. — Vous pouvez y compter, ma chère amie, et je devrai encore beaucoup à ces bonnes personnes, qui vous ont empêché de retomber dans les mains de votre persécuteur ; car je ne doute pas que ce ne fût leur intention.

Alors, il sortit son portefeuille et remit au fermier deux cents guinées en papier de banque pour le dédommager, dit-il, de leurs soins pour Idamia, soins qui leur avaient fait oublier leur propre intérêt. — C'est dix fois plus que je ne mérite, dit le fermier. Quelle belle leçon pour ceux qui refusent un morceau de pain au malheureux, si je reçois une pareille récompense pour avoir fait mon devoir ! — Mon

mari, dit la fermière, si nous envoyions Tom à la provision, Monseigneur pourrait dîner avec nous, et nous instruire davantage de ses aventures. Je l'ai toujours aimé comme mon fils, et j'ai trouvé les soirées d'hyver bien longues, lorsqu'il ne nous jouait plus de la flûte. En jouez-vous toujours ? — Oui, et quelque jour je satisferai votre curiosité ; mais, à présent je ne peux pas perdre de tems, j'ai des amis à Londres qui ignorent où je suis et qui en sont sûrement inquiets. Je vous ai déjà dit ce qui m'avait conduit ici. J'y ai trouvé l'objet que je cherchais, je ne vois donc plus de motif pour aller au *Manoir*. Je ne vous suis pas moins obligé de votre zèle, et, si vous avez quelque jour besoin d'un

ami, adressez-vous à moi. M.*** banquier à Bath, que j'en préviendrai, me fera passer vos lettres. — Vous pouvez croire, Monseigneur, que je ne vous oublierai jamais dans mes prières, et comptez que, si je puis jamais vous servir, je courrai à pied, à cheval jusqu'où vous ordonnerez ; que j'affronterai pour vous l'eau et le feu, ce ne sera pour moi qu'un devoir.

Alors, le fermier qui venait de reprendre à la fenêtre son poste favori, s'écria : — Voilà encore quelqu'un qui arrive grand train. — Ce n'est pas le Comte, dit Idamia tremblante, et s'emparant du bras de son mari en le priant de ne pas chercher à le rencontrer. — Ne vous allarmez pas sans rai-

son, mon amie, reprit Tancrède, pendant que le fermier qui avait été sur sa porte, leur cria : — Je sais qui c'est ; il vient de ce quartier ; c'est le *Constable* [*] des dixmes ; et alors, tenant la porte de manière qu'on ne pouvait voir dans la chambre : — Où allez-vous donc si vîte, M. Painter, demanda-t-il? Le *Constable*, en ralentissant son cheval, répondit : — Je ne puis m'arrêter, je cherche le *Coroner* [**], le diable est dans notre voisinage. A mon retour je viendrai vous conter tout ça. Je crains de manquer le grand homme ; et en même tems il remit

[*] *Constable*, Officier de police répondant à-peu-près à un Commissaire.

[**] *Coroner*, Officier public chargé d'assembler un Jury de douze personnes pour constater si un corps mort a été tué par accident ou de dessein prémédité.

les éperons dans le ventre de son cheval et s'éloigna au galop.

Le fermier répéta ce qu'on venait de lui dire. — Sûrement r reprit Idamia toute troublée, madame Dupré n'est pas morte? Cette idée me fait frémir. — N'écoutez pas des peurs imaginaires, ma chère enfant, reprit Tancrède : vous l'avez entendue se débattre et crier sous la lourde machine, vous avez même jugé qu'elle n'était pas grièvement blessée, quoiqu'elle n'aurait que ce qu'elle mérite, quand même elle aurait péri. — C'est bien vrai, Monseigneur, dit Willington : qui pourrait prendre pitié d'une vieille coquine comme elle ? — Ce n'est pas moi, reprit la fermière, je ne me ferais pas plus conscience de lui tordre le

col qu'au poulet que je destinais au dîner de Monseigneur. — Ses crimes ne me justifient pas, dit Idamia : et je ne jouirai plus d'un moment de bonheur, si j'ai été assez malheureux pour avoir été la cause de sa mort. Cette idée me remplit de terreur.

Pourquoi ces vaines frayeurs, chère amie, reprit Tancrède qui commençait déjà à le craindre lui-même ! Je parie qu'elle se porte mieux que vous à présent. Vous n'avez point voulu la blesser, et vous n'avez dans tout ceci aucun reproche à vous faire. — Bat ! Madame, ces vieilles sorcières ont la vie aussi dure qu'un chat. Si le voisin Painter court après le Coroner, c'est une croisière qu'il fait souvent. Il y a ici assez de gens

qui

qui se noyent, se pendent ou se cassent le col ; et quand ils ne feraient que se trouver mal, il faut toujours aller chercher le Coroner pour décider comment cela s'est fait, quoique je n'entende pas bien à quoi ça sert, car cela ne rend pas la vie au mort. Je suis fâché d'avoir questionné le voisin Painter puisque cela vous a mis de pareilles idées dans la tête ; mais je suis sûr qu'il m'aurait dit si cette vieille hase était morte, puisque c'est une Française. Au surplus, il sera de retour dans une heure, une heure et demie au plus tard, au train dont il allait ; et vous pouvez être sûr que je saurai de lui tout ce qui en est. Vous n'avez pas besoin de vous montrer, si vous voulez, Monseigneur, quoi-

qu'il serait bien fin de vous reconnaître, car il ne vous a guère vu, et vous êtes bien changé depuis.

Notre héros était bien plus inquiet que le fermier. Il n'osait communiquer ses craintes ; mais si madame Dupré était morte en effet, il pensait déjà à emmener Idamia en Allemagne pour la mettre à l'abri du rapport du Juré. Il craignait la haine et les intrigues du Lord Clarancourt, et il aimait mieux la mettre en sûreté pendant les débats de cette affaire. Il dit donc à Willington qu'il vaudrait mieux attendre le Constable au bout de la rue ; qu'il pouvait savoir, puisqu'il demeurait près du *Manoir*, qu'Idamia s'en étoit enfuie, et apprendre au Lord Clarancourt qu'elle était chez lui ; que,

quoiqu'il ne craignît pas le Comte, il préférait ne pas le rencontrer en ce moment. — Bien sûr, reprit Willington qui devina la pensée de Tancrède. Sa femme se réjouit de voir que Monseigneur serait obligé de rester plus longtems, quoiqu'elle fût bien fâchée de voir Madame aussi affectée du sort de cette malheureuse pour qui la potence était trop bonne.

Enfin, Tancrède parvint un peu à calmer Idamia. Elle se persuada, par ses propres réflexions, qu'elle s'était trop promptement alarmée; elle promit d'être un peu plus tranquille, convenant qu'il était déraisonnable de se laisser aller à une pareille crainte, sur le seul indice que l'évènement était possible. Je vais donc prendre congé

de cette société pour retourner au *Manoir*, croyant nécessaire d'instruire le lecteur de ce qui s'y est passé depuis qu'Idamia s'était échappée des mains de celle dont nous avons déjà si sincèrement déplorée la perte.

CHAPITRE V.

PLUS d'une heure s'était écoulée avant que le fermier Horton et sa femme découvrissent que celle qu'ils étaient chargés de garder, comme la prunelle de leurs yeux, s'était échappée. Madame Dupré n'avait pu se débarrasser du poids qui l'assommait; elle était si fatiguée de ses efforts qu'elle n'avait plus même la force de crier. C'était d'ailleurs le moment du plus grand bruit, les filles et les garçons qui rentraient, rendaient compte de leur travail. L'éloignement de la cuisine ne laissait point parvenir les faibles cris de la gouvernante. Enfin, s'étant tous assis

autour du feu de la cuisine, un d'eux crut entendre quelque chose; un peu après, un autre. Leur premier mouvement fut d'avoir peur et personne ne se remuait pour en connaître la cause. Enfin, Horton, en leur disant qu'ils étaient tous des lâches, suivit la direction du bruit, et arriva à la porte de la chambre qu'il trouva fermée. Il demanda ce qu'il y avait à travers la porte; et, quoiqu'il pût à peine entendre un mot de ce que disait la gouvernante, il en apprit assez pour descendre promptement chercher un outil pour forcer la porte. Sa femme, très-alarmée du compte très-obscur qu'il lui rendit, monta avec lui; et, après avoir fait sauter la serrure, ils entrèrent dans la chambre où ils trouvèrent

madame Dupré dans la situation que nous avons déjà décrite. Quand ils l'eurent débarrassée avec un peu de peine, elle put mieux rendre compte de son accident. Elle craignait que cette aventure qui serait peut-être cause de sa mort, ne la justifiât pas plus qu'eux auprès du Comte ; il était donc de l'intérêt du fermier, s'il voulait conserver ses bontés, de suivre les traces de celle qui leur avait échappée. Ils ne pouvaient concevoir quelle serait la fureur du Lord, s'ils ne rattrapaient pas leur prisonnière. Il n'était pas douteux, d'après l'examen du lit, qu'elle n'eût eu le projet de favoriser son évasion. Elle avait sûrement quelque complice de sa fuite. Madame Dupré l'avait vue, dans les der-

niers tems, regarder souvent par la fenêtre. Cependant, elle ne pouvait concevoir comment elle avait pu communiquer avec quelqu'un, après toutes les précautions qu'elle avait prises pour prévenir toute correspondance. Mais le fermier, ne trouvant pas qu'il fût nécessaire de perdre plus de tems en conjectures sur les moyens qu'elle avait employés, quitta la chambre en jurant qu'il la ramènerait, quand il devrait la suivre jusqu'à Londres.

Croyant cependant nécessaire de s'instruire davantage de la route qu'elle avait prise, il dit à tout son monde que la Dame malade qui avait l'esprit dérangé, avait trouvé moyen d'échapper à la vigilance de sa gouvernante ; que

homme ou femme qui voudrait courir après elle, aurait cinq guinées, s'il pouvait la rattraper. Il leur recommanda bien de ne pas se laisser séduire par ce qu'elle pourrait leur dire ; qu'il arrivait souvent à des folles d'avoir l'air de parler raisonnablement.

Les domestiques ne demandèrent pas mieux que de gagner cinq guinées. Horton leur indiqua donc le chemin que chacun devait suivre, remettant une fourche à chaque garçon, et recommandant aux filles de réclamer main-forte. Lui-même prit son fusil qu'il chargea à balles, jurant de le décharger sur celui qu'il trouverait avec elle. Il était près de huit heures quand tous les gens de la maison, à la réserve de

Mistriss Horton et de madame Dupré, se mirent enquête de leur prisonnière. Le fermier alla seul à cheval et prit le chemin de Bath qu'elle avait dû suivre. Il était bien armé, et il préféra d'aller seul pour épargner la récompense promise.

Il rencontra peu de monde. Il fit des questions ; quelques-uns avaient apperçu une femme, mais il faisait déjà trop obscur pour l'avoir distingué ; un, entr'autres, avait rencontré un femme en croupe qui allait fort vîte et qui avait un bonnet et un voile.

Persuadé que c'était celle qu'il cherchait, Horton poussa son cheval et l'atteignit au moment d'entrer à Bath ; mais, à son grand chagrin, cette femme approchait

beaucoup plus de soixante ans que de vingt et ne pouvait ressembler à celle qu'il cherchait. Enfin, se trouvant à la ville, il résolut de visiter toutes les auberges; il questionna tous les garçons, donna le signalement de notre héroïne et promit également cinq guinées à celui qui lui en donnerait des nouvelles, promettant d'attendre jusqu'à deux heures du matin à l'auberge où il était descendu. Il y retourna donc dans l'espoir d'obtenir quelques éclaircissemens et se mit à boire pour passer le tems. Enfin, étant resté jusqu'à trois heures sans que personne vint réclamer la récompense promise, il se persuada qu'elle n'était point venue à Bath, et que peut-être quelqu'un de ses gens aurait été

plus heureux que lui. Il paya donc sa dépense et reprit son cheval avec la même vîtesse, ayant pris des forces suffisantes pour ne rien craindre.

Son cheval au contraire était si fatigué qu'il fût obligé de ralentir sa course. Il entendit au même instant un cheval qui le suivait au galop. Il supposa d'abord que c'était quelqu'un qui venait lui donner des nouvelles ; mais, pour plus de sûreté, il entra dans un sentier de traverse où il espéra qu'à l'ombre de quelques grands arbres il pourrait regarder sans être vu la personne qui le suivait. Il fut au moment de l'appeller, mais le cheval de l'inconnu qui voyait mieux que son maître, fit un écart qui pensa le jetter bas, et

redoubla tellement sa course qu'il n'en eût pas le tems, alors il prit le parti de le suivre. Au moment où il allait reprendre le galop à cette intention, il entendit l'inconnu s'arrêter près des murs de son jardin, et delà se mettre à pied et marcher devant lui. Cela lui donna des soupçons ; il résolut donc de tout observer avec attention. Il arriva à la barrière d'un de ses champs et y trouva attaché le cheval de l'inconnu. Cet homme, pensa-t-il, doit connaître les êtres. Il écouta et n'entendit plus rien. Il n'a cependant pas fait encore le tour des murs. La boisson l'avait mis en disposition de ne rien craindre. Il descendit aussi de son cheval qu'il laissa libre et s'avança doucement en écoutant à chaque pas, et après avoir armé son fusil.

Il atteignit le tournant du mur, où il vit des traces qui lui prouvèrent que celui qu'il cherchait avait pris, pour entrer, le moyen le plus court, en passant par-dessus les murs du jardin. Ce mur n'était pas facile à passer. On avait eu la précaution de laisser le cheval à quelque distance. Tout cela inquiétait Horton. Etait-ce un amant d'Idamia ? Etait-ce un voleur ? Dans l'un et l'autre cas, il résolut de le recevoir chaudement. Il examina si son fusil était bien en état et franchit, à son tour, le mur à deux cens toises plus loin ; puis il s'arrêta pour regarder de quel côté l'inconnu avait tourné ses pas. Alors, il vit clairement s'avancer vers la maison un homme, enveloppé dans une grande redingotte, ayant sur l'épaule une

échelle, qui lui avait servi la veille à tailler un espalier. Furieux , il monta sur un petit mur qui séparait la cour du jardin et d'où il pouvait tout observer sans être vu. Il vit bientôt le coquin appliquer son échelle sous la fenêtre de sa propre chambre. Convaincu alors qu'il était venu pour voler la maison , et ayant entendu briser un des carreaux , il tira son coup et ajusta si bien que le voleur tomba de l'échelle sans jetter un cri. Au même instant , sa femme sortit de la maison avec tous ses gens qui étaient rentrés sans avoir eu plus de succès , et qui attendaient son retour assis autour du feu de la cuisine. Le bruit du coup les fit tous sortir pour savoir d'où il venait. Alors, sa femme l'apperçut qui sautait à bas de son poste éle-

vé. — Dieu ! mon mari, cria-t-elle, êtes-vous fou de nous effrayer tous ? Plus effrayé lui-même de ce qu'il venait de faire, il lui répondit : — Il y a ici quelqu'un à qui je viens de faire bien plus de peur, et il raconta ce qui était arrivé. Ils allèrent alors visiter le lieu où était tombé le prétendu voleur ; et, en défaisant la redingotte qui l'enveloppait, le fermier, tout tremblant, reconnut les traits du Lord Clarancourt dans celui qu'il venait d'envoyer comparaître pour répondre de ses crimes devant le tribunal duquel il n'y a point d'appel. Mais, avant de parler de l'effet que cette découverte produisit dans la maison d'Horton, il nous faut raconter ce qui avait engagé le Comte à s'exposer si imprudemment.

CHAPITRE VI.

Le Lord Clarancourt avait, à sa dernière visite, trouvé Idamia si inébranlable, qu'il commençait à croire qu'elle était réellement mariée, sans pouvoir néanmoins deviner à qui. Il ne pouvait presque plus douter de perdre son procès ; il ne voyait donc plus d'autre ressource que d'emmener sa pupille en pays étranger, de l'y enfermer en quelque lieu que lui seul connaîtrait ; et, si ce mystérieux époux venait à la réclamer, il offrirait de rendre sa fortune lorsqu'elle viendrait, elle-même, la redemander, ce qu'il espérait bien pouvoir empêcher. On ne pou-

vait le blâmer de ce refus, d'ailleurs, il jugeait qu'après la perte de son procès, il pouvait ne pas tenir beaucoup à l'opinion publique qui le forcerait de renoncer dorénavant à toute société avec ceux mêmes qui avaient été ses plus intimes connaissances. Il ne se tourmenta donc pas beaucoup à trouver des excuses pour garder la fortune de sa pupille, pourvu qu'il pût y réussir, ce dont il se flattait encore. Il espérait apprendre bientôt que sa fille était en sûreté, quoiqu'il s'étonnât de ne point avoir encore de nouvelles de celui qu'il avait chargé de cette affaire. Au fait, il ne s'en embarrassait guère, à moins qu'elle ne pût pas servir de témoin contre lui. S'il perdait sa cause, elle était

ruinée comme lui et aurait peu de moyens de se faire des amis. Il craignait davantage qu'Idamia ne pût instruire le Baron de Dervat qui s'adresserait peut-être au Lord Chancelier. Alors, il s'était assuré par Horton d'avoir sur-le-champ un cutter de contrebandier, dans lequel il passerait, sans être connu, en pays étranger et s'il le croyait nécessaire, il pouvait compter que l'équipage ne se ferait pas de scrupule de la jetter au fond de la mer; ce qui aurait le grand avantage de l'empêcher de témoigner jamais contre lui dans les tribunaux de ce monde, et nous devons croire qu'il craignait peu les autres. Sa mort même pouvait alors passer pour un accident.

Telles étaient ses réflexions pour

la suite du procès qui devait le priver de son honneur et de sa fortune. Quelques personnes n'auraient pas survécu à cette disgrace, mais le Lord avait décidé héroïquement qu'une aussi légère circonstance ne devait pas rompre la ligue qu'il avait formée, depuis long-tems, avec certain esprit malin qui, sous différentes formes, induit en tentation les faibles humains. Si donc, sa majesté infernale lui laissait perdre sa cause, il regardait que le meilleur moyen de se réconcilier sa faveur à l'avenir, était de lui offrir Idamia comme une victime innocente; et si, au moyen d'un crime aussi facile, il pouvait regagner les bonnes graces de sa noire majesté, il ne devait certainement pas hésiter

à le commettre. Plus la tournure de son procès prenait un aspect défavorable, plus le Lord se confirmait dans l'idée de se dédommager de la perte de sa fortune, en s'emparant de celle de sa pupille, et de l'envoyer gagner ce ciel à la possession duquel il n'avait nulle prétention. Une fois sur le vaisseau, il n'avait plus besoin d'Horton et de sa femme; il contenterait madame Dupré avec une promesse de pension, hypothéquée sur les biens que son procès lui aurait fait perdre. Il tâcherait de faire recevoir sa femme dans quelque couvent d'Italie et de placer Deterville dans quelque régiment étranger.

Tout étant ainsi arrangé dans sa tête, il employait tous les moyens en son pouvoir pour décrier ses

adversaires, pour les entraver par des moyens de chicane ; mais leur caractère était intact, ils appartenaient aux familles les plus considérables de l'Europe, même des Princes souverains s'intéressaient pour eux. Quand la cause du Lord Clarancourt eût été aussi bonne qu'elle était mauvaise, il eût eu de la peine à soutenir ses droits. Enfin, le jour fatal arriva, et jamais la salle de Westminster n'avait été si pleine. Ses adversaires, sûrs que le succès de leur cause ne pouvait influer sur leur réputation, y étaient présens et avec raison, car personne n'était plus fait pour intéresser que celui qui réclamait le titre et les biens du feu Lord Clarancourt. Plusieurs personnes de la première noblesse, voulant

prouver qu'ils approuvaient ses droits, l'y accompagnèrent. Le Comte, probablement par modestie, quoique quelques personnes malignes prétendissent que ce fût par crainte d'être arrêté, préféra d'être instruit par son procureur ; car il ignorait encore qu'on avait découvert sa retraite, et que ses démarches étaient surveillées par l'époux d'Idamia. Il n'était pas naturellement très-patient, et il se plaignait vivement de la négligence de son procureur à un de ses clercs qui, sachant qu'il serait mal récompensé de la nouvelle qu'il apportait, entrait avec toute la gravité requise dans l'antichambre de Milord. Il apprit alors de lui que le jury, sans quitter la séance, avait unanimement pro-

noncé contre lui. Le clerc lui remit en même tems deux lettres adressées par la poste sous le couvert du procureur.

Quoique préparé à cet évènement, le Comte fut un moment tenté de mettre le bout d'un pistolet dans sa bouche et de finir ainsi tous ses maux ; mais, un moment de réflexion le calma. Il jugea qu'il pouvait suivre son plan de quitter l'Angleterre, écrivit quelques mots à son procureur ; et, dès que le clerc eût tourné la rue, il descendit, en prenant dans ses poches, ses pistolets, les lettres qu'il venait de recevoir et tout l'argent qu'il possédait. Il alla à la première maison de poste, y fit atteler une chaise et recommanda au postillon de le conduire le plus promptement

promptement possible à Hounslow. Il lut alors ses lettres dont l'une lui mandait qu'il ne devait pas perdre un instant pour mettre Idamia en sûreté. Il continua donc sa route sans arrêter jusqu'à Bath. Il descendit à son auberge ordinaire, se fit sur-le-champ seller un cheval et galoppa au Manoir aussi vîte qu'il le pût ; ne se doutant pas qu'il allait passer le fleuve qu'on ne repasse jamais. Persuadé qu'à cette heure le fermier, ni sa femme ne pouvaient être levés, et ne voulant point être vu des domestiques, il descendit comme nous l'avons dit, prit l'échelle et n'ayant pu se faire entendre à la fenêtre de la chambre, il y avait cassé un carreau, quand Horton mit un terme à ses projets futurs, en

le jettant bas de l'échelle qu'il venait de monter.

Si le fermier eût été prudent, personne n'eût été instruit que ce fût le Comte de Clarancourt, car aucun des valets ne le connaissait; mais, au moment qu'il le reconnut, il s'écria avec horreur et effroi: — C'est le Comte de Clarancourt que j'ai tué !

Sa femme, qui avait une peur horrible des morts, s'était tenue à une distance respectable; mais, au nom de Lord Clarancourt, elle jetta un grand cri, en disant: — Ah! Samuel, vous serez pendu, et elle tomba tout de son long par terre. Hogartts, lui-même, n'aurait pu peindre qu'imparfaitement la terreur qui se répandit sur tous les visages de ceux qui étaient rassem-

blés autour du cadavre, lorsqu'ils surent que c'était le propriétaire de leur maître; ce qui à leurs yeux aggravait beaucoup sa faute. Ils se félicitèrent de n'être pas complices de ce meurtre, et le criminel, laissant tomber son arme homicide, fut heureux de trouver une muraille pour se soutenir.

Un des garçons, plus hardi que les autres, essaya de lever la tête du Lord ainsi que ses membres l'un après l'autre, mais ils étaient tous sans mouvement; et il déclara que tout était fini avec le pauvre Monsieur; qu'on pouvait se dispenser d'aller chercher un médecin, à moins qu'on n'en trouvât un qui sût ressusciter les morts. — Êtes-vous sûr, Jacques, balbutia Horton tout tremblant? — Ah! maître,

Milord est aussi sûrement mort que vous êtes en vie, quoique vous soyez aussi pâle que lui. Si jamais il se relève sur ses pieds, je consens à vous servir de but pendant un mois, tout bon tireur que vous êtes. — Dieu miséricordieux, que vais-je devenir ? Je t'en prie, Jacques, prends mon fusil et finis-moi une bonne fois. — Sûrement, maître, ce serait bien le venger, mais je ne veux pas être pendu pour vous, je ne suis pas assez fou. Quoique cela vous épargnât la potence, je n'en serais pas moins puni. — La potence ! répéta tristement le fermier : Dieu ! Dieu, est-ce ainsi que je devais finir ? Mais, voyez donc ma pauvre femme, je crois qu'elle est déjà morte, et, au moins, ayez soin d'elle. — Que

voulez-vous, maître, nous sommes tous hors de nous ? Nanni, Sally, voyez donc si votre maîtresse est morte ou vivante !

Les filles essayèrent de la lever et la trouvèrent aussi roide qu'une barre. Horton, alarmé de plus en plus, quitta sa muraille et s'approcha en tremblant : — Sûrement, elle n'est pas morte. . . . Si elle l'est, je n'ai plus qu'à la suivre. — Ne vous pressez donc pas tant, maître, votre heure n'est pas encore venue ; la maîtresse n'est pas si délicate que vous le croyez, elle n'est qu'évanouie. Allons, filles, cherchez un sceau d'eau et jettez-le lui à la figure ; vous restez-là comme des momies, brûlez-lui des plumes sous le nez.

Elles ne l'écoutèrent pas ; mais,

à l'aide d'un autre garçon, elles la rentrèrent dans la maison. Horton alors dit à Jacques : — Aides-moi aussi à rentrer le corps de Milord. — Non, maître, je sais qu'on ne doit pas bouger un mort que le juré n'ait verbalisé. Si vous n'aviez pas tant parlé et que tout le monde ne fût pas dans le secret, on aurait pu essayer de vous sauver, mais à présent je me lave les mains de toute cette affaire. — Ah ! Jacques, je t'en prie, conseilles-moi : si je quittais le pays pour quelque tems... Mais, ma femme, ma pauvre femme ! — Tenez, maître, il faut prendre votre parti. Voyez-vous, si vous vouliez vous en aller, je serais obligé de mettre des bâtons dans votre roue, autrement on m'accuserait d'être votre complice,

et le receleur est puni comme le voleur, charité bien ordonnée commence par soi-même. Personne de ma famille n'est encore mort de la sorte et je ne veux pas être le premier. J'en suis fâché pour ma pauvre maîtresse, parce que c'est une bonne femme, un peu vive quelquefois, mais cela passe. Au surplus, s'il vous arrive quelque chose, je vous promets de ne pas la quitter, et vous savez que je suis en état de conduire une ferme.

Fort peu consolé par ce discours, Horton s'écria : — Ah ! quand un homme est dans le malheur, il ne lui reste guère d'amis. Ma femme ne pourra conserver sa ferme, j'ai fait son malheur avec le mien, mais je veux la voir pendant que je le peux. J'espère que vous ne

me refuserez pas cette faveur. -- Ah! pour cela, maître, vous en êtes bien libre ; ce n'est pas moi qui vous enverrai en prison, c'est la justice, il suffit que je ne vous perde pas de vue. Ainsi, si vous voulez mon bras pour vous soutenir, car vous avez de la peine à marcher; le Monsieur est bien mort et n'a pas besoin qu'on le garde.

Ils rentrèrent alors et trouvèrent la fermière revenue à elle et fondant en larmes. — Allons, maîtresse, du courage, lui dit Jacques : tout n'est pas perdu ; si ce n'était ces deux maudites balles dans la tête, nous dirions qu'il est tombé du haut de l'échelle sur quelque pierre et qu'il s'est cassé le col ; mais ces diables de balles nous trahiraient, et nous ne pou-

vons pas nous laisser déporter pour sauver notre maître.

Il finissait ce discours savant et sensible ; quand madame Dupré entra. Mistriss Horton l'avait engagée sur les onze heures à aller se coucher. Sa chambre était loin de la cuisine. Elle avait bien entendu le coup de fusil, ce qui lui faisait supposer que le fermier était de retour, et elle avait espéré, un moment, qu'il ramenait sa prisonnière. Mistriss Horton lui avait promis de l'avertir sur-le-champ ; mais, voyant que personne ne paraissait, elle prit le parti de se lever pour s'instruire de ce qui se passait, et elle arriva en clopinant, car elle était bien un peu froissée. Elle trouva, à sa grande surprise, Mistriss Horton, étendue sur une

table, pâle comme la mort et pleurant, pendant que son mari, debout et tremblant auprès d'elle, n'était pas en meilleur état. Elle jugea bien qu'il était arrivé quelmalheur. — Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? M. Horton n'a pas tué sa femme, j'espère. — Non, Madame, répondit Jacques : il a tiré sur un plus noble gibier, il a fait le compte de son propriétaire. — De son propriétaire ! que voulez-vous dire, Jacques ? Vous m'effrayez. — Cela ne vous empêche pas de bavarder, à ce qu'il me paraît. — Bavarder ! savez-vous à qui vous parlez ? Horton, qu'est-il donc arrivé ? . . . Horton n'avait nulle envie de répondre. — Pourquoi tourmenter mon maître ? Vous voyez bien qu'il en a assez, je le

plains de tout mon cœur, mais cela ne le sauvera pas. — Sauver de quoi ? — De la potence, puisque vous êtes si curieuse. — De la potence ! cria bien plus fort la gouvernante : et, prenant la main insensible du fermier, — Ah ! je vous prie, dit-elle, qu'avez-vous fait de ma jeune maîtresse ? Pauvre petite, vous ne l'avez sûrement pas tuée. — Oh ! non, diable, notre maître aime trop les jolies filles. Il a tiré sur son propriétaire, je vous dis, sur le Lord Clarancourt qui est là bien mort dans le jardin. — Quoi ! tué Milord, Milord Clarancourt, dites, dites, où ? — Combien faut-il vous le redire ? Il a tué son propriétaire, Comte, à ce qu'ils disent, de Clarancourt. Alors madame Dupré jetta un cri encore

bien plus fort, tomba sur une chaise, déchira son bonnet et fit toutes les folies d'une habitante de Bedlam. — Je suis ruinée, je suis perdue ! Et qu'est devenue Miss Forester ? — Mon maître n'a pas le tems de vous le dire; je crois qu'il n'en sait rien, et cela doit vous être assez égal au point où en sont les choses.

Quand l'accès de madame Dupré commença à se calmer, elle s'approcha de Mistriss Horton pour lui faire encore quelques questions sur ce terrible évènement. La pauvre femme ne put long-tems lui répondre que par ses pleurs ; mais, quand elle eût confirmé le rapport grossier de Jacques, la gouvernante retomba dans un autre accès de rage. — Enfin, dit-elle, je veux

le voir, je veux m'assurer si c'est bien lui. Jacques alors lui offrit son bras, en lui disant : — Vous en aurez besoin, car il semble que le plomb qu'on a mis dans la tête de Milord a cassé toutes les jambes.

En même tems, il donna l'ordre d'aller avertir sur-le-champ le *Constable* qui, sans cela, pourrait les accuser de négligence, le jour étant prêt à paraître ; et il mena madame Dupré à la place fatale, où elle put se convaincre de la vérité de tout ce qui lui avait été dit. Ses forces alors l'abandonnèrent, elle demanda à rentrer dans la maison, en déclarant qu'elle ne survivrait pas à sa disgrace. -- Quoi! votre conscience vous rend-elle malade, dit Jacques ? Je crains que, si on savait la vérité, la pauvre

jeune personne n'ait eu trop de raison de s'échapper de vous et de Milord. Il est déjà parti pour rendre compte de ses sottises ; et je crois que vous ne feriez pas mal de vous en occuper aussi, car votre tour pourrait ne pas tarder à venir. Si vous perdez tant à sa mort, il pourrait bien y avoir des gens qui n'en seront pas fâchés.

Madame Dupré ne répondit point à cette remarque que, dans un autre moment, elle eût trouvée un peu rude. Elle ne pensa donc qu'à retourner dans sa chambre pour y rêver au parti qu'elle avait à prendre, tandis que Mistriss Horton conseillait sérieusement à son mari de chercher son salut dans la fuite ; mais elle sut bientôt que cela n'était plus en son pou-

voir. Elle n'osa cependant pas faire éclater sa colère contre Jacques. Elle chercha au contraire à le gagner, en lui disant qu'on ne lui demandait pas de s'exposer pour sauver son maître, mais qu'il ne pouvait être probable qu'Horton eût eu la volonté de le tuer; qu'il n'avait pu prévoir que Milord arriverait, en passant par-dessus le mur; que, déguisé comme il était, il avait dû le méconnaître et le prendre pour un voleur par l'obscurité qu'il faisait alors, et elle en prit à témoin les autres domestiques. Ils convinrent tous qu'à peine on pouvait distinguer quelque chose. Horton se souvint du cheval de Milord qu'il avait laissé attaché à la barrière, et envoya chercher le pauvre animal.

Alors, Jacques ouvrit l'avis qu'ils devaient tous se concerter pour sauver leur maître. Les fermiers lui témoignèrent leur reconnaissance, et l'assurèrent qu'aucun d'eux n'y perdrait. Mistriss Horton envoya une de ses filles chercher un pot de sa meilleure bière pour les mettre tous en bonne humeur.

Jacques, qui commençait à trouver qu'il y aurait plus de profit pour lui à sauver son maître qu'à le faire pendre, lui demanda s'il avait crié trois fois, *qui va-là ?* avant de tirer. — Oui, sûrement, répondit Horton, quoique sa figure dit clairement le contraire. — En ce cas, vous n'avez rien à craindre, quoique cependant personne ne vous ait entendu. — Je suis sûre, dit la fermière, que j'ai en-

tendu quelqu'un appeller avant que le coup partît. — Oui, oui, maîtresse, nous avons entendu, souvenez-vous-en bien tous. Le mort ne reviendra pas nous contredire. Alors Mistriss Horton distribua libéralement la bière et donna la main à Jacques qui but cordialement à la délivrance de son maître. — Allons, maîtresse, faites-nous raison; notre maître et vous, avez besoin aussi de vous remettre. Jacques n'était pas naturellement méchant, et, au troisième pot, il ne songeait plus qu'à consoler ses maîtres et à leur donner de l'espérance, lorsque madame Dupré rentra dans la chambre.

Elle n'avait pu se calmer, et elle disait qu'Idamia même porterait plainte contre le meurtrier qui l'a-

vait privée de son protecteur ; que Horton et sa femme savaient bien que Milord ne voulait point être connu des gens de la maison; qu'il était donc fort simple qu'il eût mis une échelle à leur fenêtre pour les avertir de son arrivée.

Mais Jacques, qui n'était pas bête, en conclut que tout cela était en faveur de son maître, puisque cela prouvait que celui qu'on avait pris pour un voleur, était au haut de l'échelle quand on l'en avait fait descendre plus vîte qu'il n'était monté. Ainsi, Mistriss, je vous prie, ne venez pas nous faire de vos histoires française à nous autres anglais, vous n'y gagnerez rien, car je vous préviens que nous n'aimons personne de votre race.

La gouvernante crut prudent de se retirer, en grognant en français ce que lui dictait sa mauvaise humeur.

Après s'être encore une fois débarrassé d'elle, Jacques remarqua qu'on devait remettre son maître en d'autre mains pour le garder, en observant qu'il n'avait fait aucun effort pour s'échapper, et que personne ne pouvait supposer qu'il eût eu dessein de tuer quelqu'un dont la mort ne lui rapportait rien, mais qu'il avait au contraire grand intérêt à conserver. Il prit alors encore une fois le pot, en disant: — allons, maître, à votre délivrance, je vous promets qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez sauvé. Si c'était un pauvre homme, je vous en répondrais; mais

les Lords ont des grands parens, qui, sans être plus affligés, croyent toujours devoir le paraître. Cependant, espérez toujours que cela se tournera bien. Allons, Thomas, allez chercher le Constable, afin que nous ne soyons plus chargés de sa garde, quoiqu'il ne tiendra qu'à lui de nous la donner.

Thomas partit donc pour aller chercher le fermier Painter qui venait de se lever : il lui conta, d'une manière assez confuse, tout ce qui s'était passé pendant la nuit, et finit, en disant qu'il était probable qu'à la fin des assises, son maître pourrait bien danser sur rien.

Le fermier étonné, retourna avec lui et trouva tout le monde encore dans la cuisine, attendant

le quatrième pot de bière que Jacques mit dans ses mains à son arrivée. Painter essaya de s'instruire de tous ces évènemens un peu mieux que ce qu'il avait pu apprendre de Thomas.

— Je ne sais pas ce que Thomas vous a dit, reprit Jacques, mais songez, que je vous remets mon maître et qu'il n'est plus à ma charge. Je n'ai donc plus à me mêler de cette affaire que pour répondre au jury, ou au Coroner, s'ils me questionnent. — Milord est donc mort, voisin, dit Painter à Horton ! — Cela n'est que trop vrai, répondit-il d'un ton piteux. — Et où est-il ? — Dans le jardin, sous la fenêtre, dit Jacques. — Quoi, seul ! — Oui, sûrement : je crois, qu'il n'a pas besoin de

compagnie. Il n'y a pas de danger qu'il s'enfuie. — C'est vrai, Jacques, cependant il eût été décent que quelqu'un l'eût veillé, établissez donc une garde près de lui. — Cela se peut, car je suppose qu'on ne travaillera pas aujourd'hui. — Avez-vous envoyé chercher un chirurgien ?— Non, vraiment : je crois qu'il n'a besoin que de notre vieux charpentier pour lui faire une bière. — Cela peut-être, mais, pour un homme de son rang, il aurait été à propos de faire venir quelqu'un de l'art, il aurait pu extraire les balles. — Avez-vous entendu dire, que cela ait jamais guérie quelqu'un qui a eu pendant une heure deux morceaux de plomb dans la cervelle ? En ce cas, il n'est pas encore trop tard pour en faire l'expérience. — Non,

non : je conviens, que ce serait de l'argent perdu, mais visitons le corps.

Jacques l'accompagna dans le jardin, et tous deux furent du même avis qu'il était completement mort. — Mais comment, dit Painter, s'était-il perché sur cette échelle d'où Horton l'a fait descendre? — Cela, c'est ce que je ne puis vous dire. Depuis quelque tems, il s'est passé dans notre maison des choses que je n'ai pas encore bien éclaircies. Il y a un mois, mon maître a été à Londres pour payer sa rente, à ce qu'il nous dit, et il revint avec deux Dames ; mais il fit si bien qu'à son arrivée, tout le monde dans la maison était couché et dormait. Le matin, nous apprîmes qu'une jeune personne, dont on disait la

tête dérangée, était arrivée pour sa santé avec sa gouvernante, qu'elle était fort mal et ne pouvait quitter sa chambre. Comme cela ne nous regardait pas, je n'y fis pas grande attention ; tant y a que, folle ou non, la nuit dernière Miss a trouvé moyen de faire usage de ses jambes et est allée je ne sais où ; et c'est sa fuite qui est cause de tout cet accident. — Contez-moi donc bien tout, Jacques, il me paraît que ceci va nous donner de la besogne. — Oui, je vous en réponds : tout cela s'engraîne l'un dans l'autre. Alors il se mit à raconter tout ce qui savait, et finit par dire que quelqu'un, qu'il soupçonnait le défunt, était déjà venu déguisé avant et après l'arrivée de la Demoiselle. — Si tout se découvre,

vre ; je parie, dit le Constable, que c'était sa maîtresse. L'avez-vous vue, Jacques ? — Non, mais notre maître nous a donné hier son signalement, et nos filles qui l'ont apperçue, disent qu'elle est horriblement belle. — Cela doit être ; Milord n'a que la récompense de ses crimes. Il l'avait peut-être enlevée à ses parens qui se désolent pour cette jolie créature. Elle est probablement innocente, puisqu'elle s'est enfuie. Je gagerais qu'il l'a enlevée de force. — Cela est assez vraisemblable, à la manière dont elle s'y est prise avec sa gouvernante dont il raconta l'histoire. Quand elle l'aurait tuée, il n'y aurait pas eu grand mal, elle ne vaut pas mieux que Milord. Le fâcheux est que le pauvre Horton

pourrait bien en souffrir. — Dans le vrai, il n'avait pas besoin de se mêler de toute cette affaire, car il paraît qu'il était complice de Milord. C'est vrai, comme l'Evangile, le crime ne reste jamais impuni. Je voudrais seulement savoir où cette pauvre petite est cachée. Je desirerais connaître son histoire et lui être utile, si je le pouvais; mais il nous faut aller chercher le Coroner avant d'aller plus loin, il nous dira ce que nous avons à faire. En attendant, Jacques, vous garderez votre maître; et, prenant alors brusquement congé d'Horton et de sa femme, il monta sur son cheval qu'il mit au galop et passa, comme nous avons vu, devant la ferme de Willington sans vouloir s'arrêter de peur de manquer le Coroner.

CHAPITRE VII.

UNE heure s'était écoulée depuis que Painter avait donné la nouvelle qui avait rendu si malheureuse l'innocente Idamia. Tancrède, qui partageait vivement son inquiétude, proposa d'aller au-devant de lui et engagea Idamia à se coucher en attendant; mais, elle déclara qu'il lui serait impossible de dormir tant qu'elle pourrait craindre la mort de madame Dupré. Il fut donc convenu que Tancrède irait avec Willington à la rencontre de Painter, et qu'à leur retour, Mistriss Willington aurait soin de l'avertir à tems pour se cacher dans une chambre voi-

sine d'où elle pourrait entendre tout ce qui se dirait. Tancrède se promit bien, si la gouvernante était morte, de le lui cacher ; et, en allant avec le fermier sur le chemin de Painter, il lui dit que, si cette crainte se réalisait, il lui confierait quelque tems sa femme pour dérouter les poursuites du Lord Clarancourt qui ferait tous ses efforts pour tirer parti de cette malheureuse circonstance, le testament du père le nommant héritier, si Idamia mourait avant sa majorité.

Alors, Monsieur, soyez sûr qu'il la fera pendre, s'il le peut. Je ne sais pas ce qu'on peut obtenir des Hortons avec de l'argent, je ne crois cependant pas qu'il soit assez méchant pour vouloir la mort d'un

homme ; mais enfin, il est bien connu qu'il fait la contrebande, et il vaut mieux être sur ses gardes. Comme dit le proverbe, un homme averti en vaut deux et Monseigneur sait que ma vie et celle de ma femme sont à ses ordres et à ceux de Madame. — Quand Painter nous aura mis au fait, nous pourrons mieux nous décider. A ces mots, le Constable parut, et, Willington arrêtant son cheval, lui dit qu'il ne le laisserait pas aller qu'il n'eût satisfait sa curiosité sur ce qui se passait dans le voisinage. — Avez-vous trouvé le Coroner ? — Oui, et il était tems, car il allait monter en voiture pour être toute la journée dehors. — Cela l'aura-t-il contrarié ? — Je le crois, mais je lui ai dit que l'affaire ne

souffrait pas de délai. Mais laissez-moi aller, car il faut que je convoque le jury pour s'assembler au Manoir.

Tancrède, à ces mots, pâlit au point que Painter, s'il l'eût regardé, n'aurait pu douter de l'intérêt qu'il prenait à cette affaire.

— Vous voyez, dit-il, que je n'ai pas de tems à perdre. — Vous avez le tems d'en convoquer une douzaine, dit Willington dont la curiosité redoublait : ainsi, je ne vous lâche pas que je ne sache la cause de tout ce tapage. Vous pouvez parler devant Monsieur qui est venu ce matin de Bath à cheval, pour mesurer ce pré que nous devons enclore. — Vrai, voisin, je n'ai pas un moment à perdre ; il est arrivé des choses

bien étranges au Manoir, et je crains qu'Horton ne s'en tire mal. — Quoi donc! a-t-il enfin été pris, et a-t-il fait feu sur quelqu'employé ? Vous pouvez bien nous le dire, nous n'avons ni l'un ni l'autre rien à démêler dans cette affaire. — Quant à cela, il importe assez peu que cent personnes l'entendent, car, sûrement, cela sera demain dans la gazette de Bath. J'ai vraiment pitié du pauvre Horton; car, quoiqu'il fasse la contrebande, il est assez bon voisin. Je crains bien qu'il ne lui arrive malheur; car enfin, s'il évite d'être pendu, il sera toujours regardé comme un meurtrier. — Qu'a-t-il donc fait pour mettre son col en danger, cria Willington qui devinait toute l'impatience de Tancrède ? — Dieu

sait que je ne prétends point le condamner, il n'est pas encore jugé ; au surplus, ce que je dirai ne signifie rien. Si vous étiez un peu plus près, je vous mettrais du jury et vous sauriez mieux les circonstances de cette affaire que je ne puis vous les dire.

Un regard de Tancrède engagea Willington à lui répondre : — Je ne m'y refuse pas, j'en serai quitte pour prendre un cheval, ainsi vous pouvez me nommer. — Soit : vous serez à la tête de ma liste, et peut-être choisi pour Président. — De tout mon cœur, mais à présent, dites-nous donc ce qu'a fait Horton ? — Eh bien ! il a tué d'un coup de fusil son propriétaire, Milord Clarancourt. Croyez-vous qu'il évite la potence, si on peut

prouver qu'il l'a fait volontairement ?

Tancrède, aussi réjoui qu'étonné de cette nouvelle, répéta :— Le Comte de Clarancourt ! — Lui-même, Monsieur, je puis vous l'assurer, je l'ai vu, ce matin, dans le jardin d'Horton, roide comme une barre. Mais, vous avez l'air étonné ? Connaissiez-vous le Comte ? — Je l'ai vu quelquefois, mais je suis curieux de savoir ce qui a pu engager Horton son fermier, à ce que vous dites, à en venir à cette extrêmité contre lui. — Toujours parler dessèche le gosier, reprit Willington : si vous vouliez, Monsieur, nous retournerions à la maison avec le voisin, et là, il nous conterait son histoire en buvant un verre d'ale

ou de cidre, comme il le voudrait.

Tancrède, qui ne craignait plus pour Idamia et qui desirait la rassurer, appuya si fortement cette proposition, que Painter ne pût s'y refuser ; et, tout en marchant vers la maison de Willington, il leur conta tout ce que Tom lui avait appris.

Mistriss Willington, qui était au guet, prévint Idamia qui passa de suite dans la chambre voisine ; mais, lorsqu'ils furent un peu plus près, elle l'assura que Monseigneur et son mari avaient l'air trop gai pour soupçonner qu'elle eût quelque chose à craindre.

Le *Constable* descendit de cheval, on apporta du pain et du fromage et on lui demanda ce qu'il

préférait de l'ale ou du cidre. — Le dernier, dit-il : je n'aime point à boire le matin, mais, puisque vous le voulez absolument, j'avalerai seulement une bouchée et je me rincerai la bouche avec un verre de cidre, je ne serai que trop obligé de boire aujourd'hui. — C'est vrai, dit Willington : mais répétez-nous donc ce que vous nous disiez tout-à-l'heure. Après s'être muni d'un bon verre de cidre, le Constable se mit donc à raconter d'une manière fort prolixe ce qui s'était passé entre Jacques et lui ; il assura que la jeune Dame était la maîtresse de Milord ; il applaudit au parti qu'elle avait pris de fuir un homme qui la retenait par des moyens aussi coupables ; il espérait, puisqu'elle n'avait plus rien

à craindre, qu'elle ne s'était pas noyée de désespoir. — J'espère bien, dit la fermière, qu'elle n'a pas à craindre une pareille fin ; mais, je vous prie, qu'est devenue la vieille Française qui avait été prise comme un rat dans une ratière ? — La Française ! je ne l'ai pas vue ; mais Jacques m'a dit qu'elle était devenue folle depuis la mort de Milord ; elle dit qu'elle est ruinée, perdue, que sais-je ? Quand cette vieille coquine aurait eu la tête cassée, il n'y aurait pas eu grand mal. Cette canaille-là perd plus de jeunes filles que nous autres hommes. Mais, que croyez-vous, Monsieur, qu'il arrive à Horton ? Ne pensez-vous pas, après avoir tué un si grand Seigneur, qu'il aura de la peine à s'en tirer ?

— Je ne crois pas, dit Tancrède, que le rang du mort puisse aggraver son affaire ; il n'est, au contraire, pas vraisemblable qu'il ait eu dessein de tuer un homme de qui il avait sûrement beaucoup à attendre. — C'est ce que je dis, reprit Willington : je vous promets qu'il ne sera pas pendu, si je suis du juré ; car enfin, chacun a le droit de tuer un homme qui veut forcer sa maison. Qu'importe que ce soit un Lord, ou un misérable? Eh ! qui pouvait les distinguer dans l'obscurité, déguisé comme il était? Quant à sa Seigneurie, elle n'a que ce qu'elle mérite pour avoir voulu ôter la liberté à une jeune Dame. — Bien sûr, s'écria la fermière : Eh bien ! c'est un Lord de moins ; il y en a tant qui ne valent pas grand'-

chose, celui-là ne fera plus de mal.

Willington fut du même avis, Painter appuya. — Cependant dit-il, Milord n'était pas mauvais maître, et quand Horton s'en tirerait, il est toujours probable qu'il perdra sa ferme. — Je ne savais pas, dit Tancrède, que le Comte eût des biens dans ce pays. — Aussi, le Manoir, reprit Painter, n'appartient-il pas proprement à Milord. C'était autrefois un bien de la famille Richardson dont on conte d'étranges histoires, Dieu sait ce qui en est. Enfin, ils se sont tous ruinés, et un M. Stanley a acheté le bien. Si je ne me trompe, il était le premier mari de Lady Clarancourt et il lui a laissé le Manoir, mais seulement en usufruit. Cette ferme doit revenir à quelqu'un qui

demeure à Bath, à ce que m'a dit M. Ellis notre Coroner qui s'étonnait qu'un homme aussi fier que Lord Clarancourt se fût assez familiarisé pour mettre un de ses tenanciers dans son secret et pour venir chez lui déguisé. Il parlait avec un autre Monsieur d'un procès, je ne sais pas si la jeune Dame n'y est pas intéressée ; mais comme cela ne me regardait pas, je n'ai pas bien écouté. Enfin, dit-il en se levant, souvenez-vous, Willington, que votre nom sera à la tête de ma liste. — C'est bon, répondit-il, je ferai de mon mieux pour sauver le pauvre Horton, quoique je n'approuve pas plus que vous qu'il ait consenti à faire de sa maison une prison pour cette pauvre Dame ; mais ce coquin de Lord la

lui aura faite aussi noire qu'elle était blanche, et puis toute son existence dépendait de lui. — Ce que vous dites est vrai, Willington, et je desire que vous y réussissiez, mais les onze autres ne seront peut-être pas de votre avis. — Cela se peut, mais je puis vivre aussi long-tems qu'eux sans manger, ni sans boire ; et on ne peut le condamner si nous ne sommes tous du même avis. Je veux périr, si je ne les tiens pas une semaine avant que le pauvre Horton fasse le saut. Painter rit beaucoup de sa détermination ; il remonta à cheval et partit au galop, en rappellant à Willington que le Jury serait pour cinq heures.

CHAPITRE VIII.

Le *Constable* ne fut pas plutôt parti qu'Idamia sortit de sa retraite. Son époux la félicita, en l'embrassant, de n'avoir plus rien à craindre pour madame Dupré, qui aurait bien mérité de souffrir davantage de son infâme conduite. — Ah ! mon cher Tancrède, elle est bien assez punie par la mort prématurée de son protecteur. Comme on peut dire avec vérité que l'homme ne peut scruter les moyens de la providence ! Milord ne soupçonnait pas que sa trahison envers moi le conduirait à la mort. — De pareils crimes, mon Idamia, doivent recevoir des châtimens pro-

portionnés. Il a bien des reproches à se faire relativement à vous et à Lady Elmire, mais il a des comptes encore plus terribles à rendre au tribunal où il va comparaître. Mais laissons ses mânes en paix, oublions et pardonnons ses crimes, quoique personne n'en ait plus souffert que nous. Nous avons été trop spécialement protégés par la providence pour oser nous plaindre, et le récit de mon extraordinaire histoire vous le confirmera. Mais, puisque les choses ont pris un tour si sérieux, je ne suis plus si pressé de retourner à Londres. Il suffira que j'aille à Bath pour dépêcher un exprès au Prince de Zulenstein et au Baron de Dervat, de qui j'ai pris congé si brusquement qu'ils peuvent être inquiets

de moi. Je dois aussi leur apprendre notre heureuse rencontre et les nouveaux évènemens arrivés au Manoir. J'avoue que je desire ne pas quitter ce pays avant que le Juré ait prononcé sur le sort d'Horton.

— Si Monseigneur vouloit accepter notre dîner, dit Willington, je porterais la lettre qu'il veut envoyer de Bath. Je peux y être en cinq quarts d'heure à cheval et être revenu long-tems encore avant dîner. Monseigneur peut se souvenir que j'ai eu un poulain de la vieille *Brandy*, il va prendre à présent cinq ans, il est très-vîte et ne se lasse jamais. — Oui, mon ami, je m'en souviens et j'en ai toujours bien préjugé. En ce cas, donnez-moi de l'encre et du papier

et j'écrirai une lettre que votre garçon portera à Bath. J'y joindrai un mot pour le maître de poste qui expédiera un exprès. Un quart d'heure de plus ou de moins ne fera pas grand'chose, et vous devez vous souvenir que vous serez probablement le Président du Juré. — Cela n'y fait rien, je veux être le messager de Monseigneur, je serai plus sûr que votre lettre sera remise. Je serai de retour dans trois heures au plus tard, c'est-à-dire avant onze heures, et nous dînerons à deux, si cela peut convenir à Monseigneur. — Parfaitement, reprit Tancrède, car je compte vous accompagner ce soir chez Horton. A propos, vous pourrez ramener le cheval que j'ai pris à l'auberge où j'ai laissé ma voiture.

Willington alla seller le jeune *Brandy*, pendant que Tancrède écrivait ; puis il dit tout bas à sa femme qui venait de prendre au huchoir une couple de poulets, qu'ils seraient sûrement trop durs pour être bons à dîner ; qu'elle tînt le feu et de l'eau chaude tout prêts, et qu'il rapporterait quelque chose du marché. Il se hâta de changer d'habit, prit la lettre de Tancrède, un panier et le cheval de main.

Alors, Tancrède insista pour qu'Idamia se coucha quelque tems ; et, malgré son extrême curiosité, elle consentit à son desir. Mistriss Willington lui prépara son lit et lui servit de femme de chambre. Comme elle n'avait plus d'inquiétude, elle fut bientôt plongée dans

un profond sommeil. Pendant ce tems, Tancrède fit sa toilette et alla revoir avec intérêt les lieux où il avait passé son enfance. Il visita le champ qu'il avait labouré, il caressa le vieux Tigre qui le reconnut. La vieille Brandy leva la tête dès qu'il l'appella, et elle voulut s'avancer vers lui, les vaches même le reconnurent. Tout ce qui était animé et inanimé lui rappellait des souvenirs, et ses idées se reportaient vers celui qui secoure l'innocent, élève le juste et réduit en poussière l'orgueilleux oppresseur. Il demanda à Mistriss Willington des nouvelles de tous ses anciens amis.

Pendant ce tems, Willington arriva à Bath où son premier soin fut de remettre sa lettre au maître

de poste qui, suivant la demande qu'on lui faisait, expédia sur-le-champ un exprès. De-là il conduisit le cheval qu'il devait remettre à l'auberge, où il vit l'élégante voiture que Tancrède y avait laissée. Le garçon d'écurie lui demanda s'il reviendrait bientôt. — Je le crois, mais je n'ai d'autres ordres que de laisser le cheval ici. Il entra après dans la maison où il demanda deux bouteilles de vin du meilleur qu'on pût lui donner.

Pendant que le garçon allait chercher le vin, il vit dans le garde-manger deux bons poulets et un quartier de porc frais qu'il fit mettre aussi dans son panier et repartit sur-le-champ.

Tancrède n'était pas de retour de la promenade lorsqu'il arriva

et Idamia dormait encore. La fermière se mit à préparer les provisions qu'il apportait, pendant que leur garçon nettoyait la vaisselle, et mettait le couvert. Le bruit qu'ils faisaient finit par éveiller Idamia qui, croyant le dîner déjà prêt, se hâta de se lever. Willington lui offrit de la conduire au-devant de Tancrède, et la fermière promit de les avertir dès que le dîner serait servi. Elle avait été quelque tems cuisinière auprès d'une vieille fille, et jamais elle n'avait été aussi fière de son talent pour la cuisine. Elle se servit pour les sauces d'un beau jambon qui était destiné pour le souper de la moisson, et elle joignit aux provisions de son mari un pudding aux pommes et une tartre aux prunes.

prunes. Quand elle eut admiré un moment le bel arrangement de ce superbe dîner, elle frappa un vase de bois dans un sceau à lait.

Tancrède, que son épouse et Willington venaient de rejoindre, s'écria alors : — Voilà la cloche qui sonne. Idamia approuva fort cette manière d'avertir. — C'est celle du pays, dit le fermier : elle nous est fort utile pour rappeller nos gens des champs, car, ici, chacun de nous a sa batterie.

Le repas magnifique qui les attendait, surprit réellement Tancrède qui en fit de grands complimens à la fermière. Le fermier offrit son vin en disant qu'il en avait oublié le nom, mais qu'il espérait qu'il serait bon. — Très-bon, mon cher Willington, mais songez

à ce que vous devez faire ce soir. — C'est vrai, Monsieur, et je vous promets de garder le jury une semaine plutôt que de laisser périr Horton ; il faut donc que je me munisse contre leur obstination. Mais avez-vous toujours le dessein de m'accompagner au Manoir ? -- Sans doute : car j'espère obtenir du Coroner de voir les papiers que le défunt pouvait avoir sur lui, et qui nous donneront peut-être de grandes lumières. Je suis aussi curieux de savoir ce que les Horton et madame Dupré pourront dire pour se justifier d'avoir tenu mon épouse prisonnière, uniquement pour plaire à Milord. Choisissez donc, ma chère amie, si vous préférez rester ici avec Mistriss Willington, ou chercher un logement dans l'au-

berge la plus voisine de votre ancienne prison. Je ne vous demande point de m'y accompagner, car tout doit y être en confusion. — Qu'importe où je loge, mon cher Tancrède, si je suis avec vous. Vous savez que j'avais le pressentiment, quand vous m'avez quittée, que nous serions long-tems sans nous retrouver. J'ai tant souffert depuis ce tems que j'ai moins de courage que jamais. Je sais que je n'ai plus rien à craindre de Milord, cependant je ne puis être tranquille qu'autant que je me verrai sous votre protection immédiate. Je desire aussi voir cette pauvre Dupré et lui pardonner. N'étant plus l'agent de personne, elle nous aidera peut-être à retrouver ma bien chère Elmire.

—Je l'espère aussi, ma bonne amie, et c'est pour cela sur-tout que je desire examiner les papiers du Comte. Si vous avez tant de répugnance à me quitter, je n'ai aucune raison pour vous empêcher de me suivre. Je crains seulement que ce dont vous pourrez être témoin, ne vous affecte vivement. Je vous demanderai toutefois de ne point voir les Hortons et madame Dupré, avant que le Jury ait prononcé.... Willington, vous me paraissez assez bien avec le *Constable* pour nous procurer une chambre particulière. — Laissez-moi faire, Monseigneur : mais pourquoi ne pas revenir coucher ici, nous pouvons bien vous donner notre lit et coucher au grenier ? — Je vous remercie, mon bon ami,

comme nous comptons partir demain à la pointe du jour, ce serait vous déranger fort inutilement. Je vous prie d'envoyer *Tom* commander une chaise à l'auberge, elle nous y ramènera quand tout sera fini. — Il va partir sur-le-champ ; dépêchez-vous, Tom, et ne vous amusez pas à bavarder. Tom comptant bien qu'il serait récompensé, se hâta de faire sa commission. Cependant, il était fort étonné de voir l'ancien apprentif de son maître, car il l'avait reconnu, être devenu un si grand Seigneur. Il savait son histoire par cœur à force de l'avoir entendu répéter à Mistriss Willington, et il faisait des vœux pour que pareil bonheur pût lui arriver.

La fermière donna alors le café,

elle s'étendit long-tems à ce sujet sur l'accroissement du prix des denrées, et elle en aurait dit bien davantage si la voiture n'était arrivée. Le fermier se hâta de brider le bidet de sa femme, le jeune Brandy ayant déjà fait une assez bonne course, et la compagnie se prépara à partir.

Il serait trop long de raconter tous les complimens de Mistriss Willington et tous les remercîmens de Tom quand notre héros lui donna, pour payer sa course, la valeur d'une année de ses gages. Enfin ils partirent tous comblés de bénédictions.

CHAPITRE IX.

PENDANT cette course, Tancrède ne put causer de suite avec Idamia. Willington ne quittait pas la portière. Il avait toujours quelque chose à dire à chaque objet qu'ils appercevaient, et c'était le sujet d'une longue histoire ; de sorte que Tancrède et son épouse étaient au fait de tout le pays avant d'arriver au Manoir. Ils en étaient encore à quelque distance, lorsqu'ils rencontrèrent Painter monté sur sa bête et qui leur criait : — Allons donc, Willington, tout le monde vous attend. Je n'ai jamais vu pareille cohue, je crois que toute la Comté assiège la maison d'Horton;

d'ordinaire, on a assez de peine à assembler un Jury, ici, c'est à qui voudra en être. Maître Painter, dit l'un, mettez-moi sur la liste. Ne m'oubliez pas, mon cher ami, dit l'autre : mais, leur dis-je, je ne peux pas mettre tout le monde. Enfin, votre nom est en tête, je vous l'avois promis. Pour me débarrasser d'eux, j'ai monté mon *puney* pour vous avertir, car le Coroner commençait à s'impatienter, quoiqu'il m'ait fort loué d'avoir choisi un homme de votre importance et aussi indépendant. Mais, dit-il plus bas : qui est dans cette voiture ? Sont-ils intéressés dans cette affaire ? N'est-ce pas le Commissaire à terrier que j'ai trouvé ce matin avec vous ? — Sans doute c'est la personne que vous

avez vue avec moi, mais il n'est pas plus Commissaire à terrier que vous. Je vous conterai tout cela une autre fois. Cette jeune Dame est son épouse, et, croyez-moi, vous vous trouverez bien de les obliger. Je leur ai promis que vous leur procureriez une chambre avec du feu, pendant l'examen qui les intéresse plus que vous ne pouvez le supposer. — Ce sont vos amis, Willington, cela me suffit. Il me semble qu'il connaissait Milord; si Horton reçoit son congé, il pourrait me protéger.

Willington, sans lui répondre, lui proposa d'aller devant pour faire préparer une chambre. Painter y consentit. Ils dirent donc au postillon de ne pas se presser et se hâtèrent tous les deux d'arriver au

Manoir. Chemin faisant, le Constable apprit à Willington que, presqu'au moment de son retour au Manoir, il y était encore arrivé une étrange aventure. — Quoi ! la vieille Française s'est-elle pendue ou noyée ? -- Non, elle s'est mise au lit et répète toujours qu'elle est perdue. — Cela pourrait bien être, mais qu'est-il donc arrivé ? — Je crois que le diable veut se jouer de nous aujourd'hui. Un moment après mon retour, comme je causais dans le jardin avec Jacques qui, pour avoir beaucoup bu d'ale, n'en était pas plus clair dans ses récits, une chaise à quatre chevaux est entrée dans la cour. Je sors pour savoir ce que c'est, et je vois sortir deux vieux Messieurs qui, me prenant pour le maître,

me demandent si le Lord Clarancourt n'est pas dans la maison ? — Non, Messieurs, dis-je, il est dans le jardin. — Je veux le voir sur-le-champ, dit celui qui paraissait le plus vieux.

Le croyant quelque fameux docteur qui voulait entreprendre sa cure, je le conduisis au lieu où il était étendu. Quand ils le virent, ils parurent fort étonnés et demandèrent si c'était réellement là Lord Clarancourt ? — Je n'en suis pas sûr, Messieurs, mais on me l'a dit. Comme je n'ai jamais vu Milord vivant, je ne puis assurer que ce soit lui qui soit mort.

Je n'ai jamais vu personne dans un pareil trouble. Ils examinèrent d'abord le cadavre, se regardèrent après, puis se mirent à parler la-

tin, je crois, car je n'entendais pas un mot de ce qu'ils disaient. — Ne saviez-vous pas, Messieurs, leur dis-je, que Milord était mort? — Non, dit le plus jeune : nous n'avons jamais été plus surpris. -- Je vous prie, y a-t-il déjà long-tems ? Quelle est la cause de sa mort ? — Milord a été tué d'un coup de feu à la pointe du jour. — Grand Dieu ! reprit le plus vieux, et où est celui qui l'a tué ? — En sûreté, Monsieur, car je compte qu'il sera pendu pour sa peine. Je vous le dis, voyez-vous, parce que vous me paraissez des parens de Milord.

Alors ils se mirent à courir dans le jardin, tellement que je croyais qu'ils étaient fous. Ils parlaient toujours leur latin, lorsque le plus vieux qui me faisait pitié, vint à

moi les larmes aux yeux et me demanda s'il pouvait voir le prisonnier? -- Certainement, lui dis-je: il est à la garde d'un Constable de mes confrères, que j'ai fait avertir pour m'aider dans tout ceci.

Nous entrâmes donc dans la maison avec le vieux Monsieur qui tremblait si fort que j'avais peine à le soutenir. Enfin, nous arrivâmes dans la cuisine où étaient Horton, sa femme, Jacques, Thomas et l'autre Constable. Je lui montrai alors le fermier, en lui disant que c'était le prisonnier. Vous me croirez, si vous voulez, mais il recouvra ses jambes en un tour de main et il se trouva tout-à-fait bien. Il avait l'air au comble de la joie, je ne sais pourquoi, car sa conduite me paraissait fort

extraordinaire. — Est-ce là réellement l'homme qui a tué Milord, demanda-t-il? — Malheureusement pour lui, Monsieur, répondis-je: ce ne peut être que par accident, car c'est un très-bon homme. -- Ah! mon ami, il a débarrassé le monde d'un grand coquin. Je sais que nous ne pouvons empêcher l'action de la loi, et j'avoue que je craignais que Milord ne dût sa mort à quelqu'autre. — Si c'était un coquin, il me semble qu'il n'importe guère qui la lui a donnée.

Horton parut revivre en voyant qu'il n'était pas venu pour lui faire du mal. — Mais dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il: n'est-il pas venu ici un jeune homme à-peu-près dans le même tems où Milord a été tué, ou plutôt un peu après.

— Non pas que je sache. Personne d'étranger ne s'est présenté depuis la mort de Milord. — Y a-t-il quelque Dame ici, reprit le plus jeune? — Je lui dis tout ce que je savais sur le compte de celle qui s'était échappée; que la poursuite d'Horton après elle avait été cause de ce qu'il avait tiré sur Milord ; et je leur demandai s'ils voulaient voir la vieille Française.— Non pas tout-à-l'heure , dit le plus vieux ; mais je demande qu'on la garde jusqu'à l'arrivée du Coroner qui , probablement à ma requête , la fera arrêter ; et Jacques se chargea de veiller sur elle. Le vieux Monsieur ajouta qu'il n'y avait pas grand mal que Milord n'eût pas survécu à sa disgrace.... Je ne sais pas ce qu'il voulait dire par-là ; mais je sup-

pose que la gouvernante paiera cher ce qu'elle a fait, car ces Messieurs ont paru fort tristes, quand ils ont su qu'on n'avait pu découvrir de quel côté la jeune Dame qui était chez Horton, était allée; et puis ils se sont remis à parler latin. Mais, Willington, vous avez l'air tout réjoui de mon histoire. Connaîtriez-vous ces vieux Messieurs? Ils sont, ma foi, gens de bonne mine. — Je les suppose quelques parens de la jeune Dame, mais que sont-ils devenus? — Vous allez le savoir: ils ont voulu attendre le Coroner qui leur dirait ce qu'ils devaient faire de ma seconde prisonnière; puis ils m'ont demandé s'il n'y avait pas quelqu'auberge voisine, où ils pûssent se reposer quelques heures. Je leur ai dit qu'il y en avait une

à un mille plus loin, et ils se sont décidés à y aller. Ils ont voulu voir encore le mort, et, après l'avoir bien examiné, le plus vieux m'a demandé s'il n'avait point encore été fouillé. J'ai répondu que personne ne l'avait encore touché; qu'il fallait que tout restât intact jusqu'à ce qu'il fût examiné par le Coroner et le Jury. A peine m'écoutèrent-ils, ils se remirent à se promener dans le jardin en se parlant fort vivement et s'arrêtant de tems en tems. J'aurais donné cinq schellings pour entendre le latin; mais, quoique j'aie été assez longtems à l'école, je n'ai jamais pu rien apprendre.

Enfin, ils revinrent à moi et me prièrent de tâter dans la poche de son habit pour savoir s'il avait des

pistolets. Comme je n'avais rien à risquer en leur rendant ce service, je fis ce qu'ils me demandaient, et je trouvai deux pistolets avec de la poudre et des balles. Le vieux crut remarquer qu'il y en avait un qui paraissait avoir été tiré nouvellement, et cela parut lui donner de l'inquiétude. Cependant, je me hasardai de lui demander s'il croyait que Milord eût quelque dessein, en prenant avec lui des armes à feu; car j'avais bien envie de savoir ce qu'il répondrait. — Probablement, mon ami, répondit-il. — Peut-être, dis-je, cette circonstance sera-t-elle favorable pour son fermier ? — Je ne peux dire ce que le Jury en pensera; et il me pria de remettre les armes où je les avais prises. Puis il me

demanda, s'il n'y avait eu aucun jeune homme tué ou blessé ce matin ! — Je ne crois pas qu'il soit arrivé d'autre malheur dans ce pays, ni qu'il soit venu de jeune homme dans ce canton, car je ne pensais plus à celui qui vient dans la chaise, c'est peut-être de lui qu'il voulait parler ? — Comment puis-je le savoir, dit Willington ? Painter continua. Ils me demandèrent, quand le Coroner viendrait ; et, me mettant deux guinées dans la main, ils me dirent de boire à leur santé, je ne pouvais pas refuser de leur répondre. Ils montèrent après dans leur voiture qui me parut fort brillante, et j'indiquai aux postillons l'auberge d'Edouard Betton. Ainsi, la mort de Milord portera du bled à

son moulin et au mien ; et cependant , ce matin , je ne comptais guère recevoir un sol de personne. Il faut donc que je leur fasse dire à présent que le Coroner est arrivé et que le Jury va prêter serment ; et, comme j'aurai le droit d'entrer et de sortir de la chambre , pour les payer de leur générosité, je les instruirai de ce qui se passera.

Leur arrivée au Manoir mit fin à leur conversation. Painter s'occupa avant tout de faire préparer une chambre pour les amis de Willington , la maison avait du logement. Il fit faire ensuite du feu dans un parloir , en observant que les vieux Messieurs seraient peut-être bien aises d'en profiter.

— Cela doit être au choix de mes amis , dit Willington en ouvrant

la portière de la chaise qui arrivait au même moment ; et il les conduisit lui-même dans la chambre qu'on venait de préparer. Il allait parler des deux Messieurs, quand Tancrède lui demanda de le mener près du corps de Lord Clarancourt, et recommanda à Painter qui les avait suivis, d'empêcher que personne ne vînt importuner sa femme. Ce fonctionnaire, qui ne s'était jamais vu un homme d'aussi grande conséquence, lui promit de mettre en sentinelle quelqu'un des curieux qui s'étaient rassemblés, pouvant disposer de tous ceux qui n'étaient point du Jury. Il chargea donc le fils d'un fermier voisin de garder Idamia de la foule ; et il s'y mêla avec Willington et Tancrède qui pénétra enfin dans

le jardin, où il vit, pour la dernière fois, l'homme qu'il avait tant de droits de mépriser et de haïr.

On avait par décence jetté un drap sur lui, et deux vieilles femmes étaient commises à sa garde jusqu'à ce que le Jury l'eût examiné. Les deux vieilles gardiennes firent d'abord beaucoup de difficultés de le découvrir, mais, quand elles apperçurent le Constable, elles levèrent le drap avec toute la solemnité dont elles étaient capables. Un coup-d'œil suffit à notre héros, qui, si il n'eût pas été prévenu, n'aurait peut-être pas reconnu les traits d'un homme qu'il avait aussi peu vu la veille, il n'avait d'autre desir que de le combattre; en ce moment, il demanda au ciel que son ignominie

s'enfermât avec lui dans son tombeau. Il se promit de ne jamais murmurer contre la providence de qui il se plaignait, il y avait bien peu de tems. Il éprouvait, en ce moment, sa justice, et il résolut d'avoir une confiance sans borne dans le pouvoir qui l'avait jusqu'alors si évidemment protégé, pendant que le scélérat, dont il avait éprouvé les persécutions, avait reçu la peine de tous ses crimes.

Pendant qu'il était absorbé dans ces réflexions, on appella Painter, qui lui dit, pardon, Monsieur, on va faire prêter le serment au Jury. — Un moment, reprit Tancrède : veuillez, je vous prie, dire au Coroner que je demande à lui parler auparavant. — J'y vais,

Monsieur, dit Painter. Mais, dit-il en s'arrêtant à la porte du jardin, Willington, voilà les personnes dont je vous ai parlé en venant. — J'en connais un, dit Willington : et, au même instant, Tancrède qui reconnut le Prince de Zulenstein et le Baron de Dervat vola dans leurs bras. Le premier était celui qui était venu le retirer de chez Willington.

En voyant leur joie de se revoir, le Constable accabla Willington de questions, et se contenta de crier dans la maison : — Me voilà. Willington lui répondit : — Je n'en sais pas plus que vous, seulement je vous dirai, comment je connais le plus âgé. Mais faites toujours la demande de mon ami au Coroner.

Pendant

Pendant ce tems, Tancrède et ses deux amis s'étaient expliqués; et le prince de Zulenstein dont la mémoire était aussi bonne que celle de Willington, s'approcha de lui, et lui prenant la main avec amitié : — Si j'avais pensé plutôt, mon bon ami, que votre maison fût aussi près, j'y aurais cherché ce jeune homme qui nous a échappé hier. Nos craintes pour sa sûreté nous ont fait le suivre jusqu'à Bath, d'où nous sommes arrivés ici très-inquiets de n'y trouver aucune nouvelle de lui. Willington leur fit part alors des conjectures de Painter à leur sujet. — Je vous ai presque deviné, Messieurs, et j'avois envie de dire à Monseigneur que je croyais que les amis à qui il était si pressé d'envoyer un ex-

près, étaient dans le pays. — Vous nous avez donc écrit réellement depuis votre arrivée, reprit le Prince ? — Pouvez-vous supposer, mon cher ami, que je vous laisserais dans l'inquiétude un moment de plus que j'y serais forcé ? Sans cet accident tragique arrivé avant que je fusse chez Willington, Idamia et moi serions depuis long-tems sur la route de Londres. — Et où est cette chère enfant, s'écrièrent-ils en même tems ? — Je vais vous y conduire, leur dit-il en les précédant dans la chambre où il l'avait laissée ; il en renvoya la sentinelle, en lui donnant pour boire.

CHAPITRE X.

La joie d'Idamia fut égale à sa surprise. Elle ne s'attendait à voir ni le Prince, ni son bon protecteur le Baron de Dervat. Il ne lui manquait que sa chère Elmire pour être complètement heureuse. —J'ai idée, reprit le Prince, que nous en aurons bientôt des nouvelles, et nous réunirons nos soins pour la consoler de la perte d'un père qui méritait si peu un fille pareille.

L'arrivée de Painter interrompit la conversation. Il leur annonça que le Coroner ne tarderait pas à venir leur parler. En sortant, il rencontra Willington à qui il demanda le nom du jeune homme,

le Coroner desirant de le savoir.
— Je ne peux, dit Willington, satisfaire ni votre curiosité, ni la sienne. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il a été mon apprentif, et que le plus âgé de ces Messieurs est un de ceux qui sont venu le chercher chez moi, je vous ai conté tout cela dans le tems. —Quoi! s'écria le Constable étonné : c'est ce jeune garçon si leste, votre William, vous ne plaisantez pas? Je ne connais pas un Seigneur qui ait meilleure mine que lui. — Ni une plus grande fortune à ce que je crois; et je le présume un beaucoup plus grand Seigneur que celui qui nous rassemble ici; mais, je vous prie, n'instruisez personne de ce que je viens de vous dire. — Vous pouvez y compter, je

connais trop bien mes intérêts. Que nous importe ce qu'il a été ? Je suppose que ce vieux Monsieur est un de ses proches parens, car c'est sûrement de lui qu'il parlait ce matin ; et, entre nous, je crois qu'il craignait que ce ne fût lui qui eût tué Milord. — Cela se peut, mais ne babillez pas, car cette jolie femme est son épouse, et c'est elle qui s'est enfuie d'ici la nuit dernière. — Dieu ait pitié de nous, comme vous m'étonnez ! Je ne voudrais pas être dans la peau d'Horton ni de la Française, il pourrait bien leur en coûter cher.

Le Coroner les interrompit, et dit au Constable d'assembler le Jury, de prendre les noms, qu'il serait à eux dans quelques minutes ; puis il entra dans la chambre

où Tancrède était avec sa société. Quand il fut assis, le Prince lui dit qu'il le supposait instruit qu'une jeune personne avait été remise par le Comte aux soins de celui qui l'avait tué, et accompagnée d'une Française dont il avait prié le Constable de s'assurer, desirant en faire un exemple.

Le Coroner en était effectivement informé, et il savait aussi que la personne s'était évadée la nuit précédente. — Oui, Monsieur, reprit le Prince, elle était pupille de Milord, la fille unique de feu le Gouverneur Forester. Quoiqu'elle fût déjà mariée, le Comte voulait la contraindre à épouser son fils. Vous serez peut-être étonné que j'entre dans ces détails, mais ce jeune homme qui

est son époux, desirerait qu'on examinât les lettres et autres papiers que Milord peut avoir sur lui. Il présume qu'ils pourront mener à des découvertes très-intéressantes pour lui et son épouse qui, depuis un mois, était, contre toutes les lois, détenue dans cette maison.

Le Coroner, flatté de la confiance qu'on lui marquait, répondit qu'il avait bien supposé que cette détention n'avait pu couvrir que de mauvais desseins ; que l'époux de la jeune personne serait le maître d'examiner tous les papiers de Milord, et il retourna pour remplir les formalités nécessaires à l'ouverture du Jury. Willington fut nommé Président, et le Jury se transporta dans le jardin pour examiner le cadavre. Le Constable

vuida ses poches et remit ce qu'elles contenaient au Coroner. Ils retournèrent après dans la maison où, suivant sa promesse, il donna à Tancrède tous les papiers du Comte. Celui-ci promit de les lui rendre dès qu'il les aurait examinés. Le premier était la copie du bail du Manoir. — Voilà, dit-il, la récompense d'Horton. Le second était une pension pour madame Dupré hypothéquée sur la terre de de Wirksworth. — De mieux en mieux, ajouta-t-il : le défunt était encore un plus grand coquin que je ne le soupçonnais; et il présenta l'acte à ses amis en disant : il pouvait aussi-bien hypothéquer sur la lune, car Wirksworth ne lui appartenait par davantage. — Non certainement, reprit Idamia, car vous

nous avez dit que cette terre appartenait à Elmire depuis sa majorité ; ainsi la pauvre Dupré aurait été sa dupe, s'il avait vécu. -- Bien plus que vous ne croyez, ajouta Tancrède : je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin la fausseté.

Il ouvrit alors son porte-feuille qu'il trouva rempli de billets de banque. — Je suppose, dit le Prince, que ces billets appartiennent à votre épouse. — C'est ce que décidera le Lord Chancelier à qui je compte demander à mon retour d'être son tuteur. Je prierai le Coroner de renvoyer ce porte-feuille au Procureur du défunt avec le procès-verbal de tout ce qui aura été fait, car certainement je ne m'occuperai pas de ses obsèques... Mais voici deux lettres de pays

étranger et d'une date récente, examinons-les. Celle-ci est de Sidney-Dudley, autrement le Vicomte Deterville.

MON CHER MONSIEUR;

» J'ai été infatigable dans mes recherches pour découvrir la retraite des fugitives Elmire et Idamia. J'ai eu le bonheur de mettre dans mes intérêts le neveu de la Baronne de Freydlingham. C'est, vous le savez, le jeune homme que nous avions soupçonné dans une de nos courses de nous avoir reçus à Watteville. Il a questionné quelques valets en sous ordres du Baron actuel qui, d'après le portrait qu'on lui en a fait, doit être l'homme qui nous a tant intrigué. On le croit à présent en Angleterre. Mon

ami a aussi découvert que le Baron de Dervat a couché à Poligni en Franche-Comté, avec deux jeunes Dames que je suppose être Idamia et ma sœur. C'est de l'autre côté du Jura, et également sur le chemin de l'Angleterre. Le Baron de Watteville actuel passe pour être immensément riche ; mais le Capitaine Bouville mon ami m'a dit qu'il était si sauvage, qu'il préférait courir les montagnes avec son fusil et ses chiens, à la société. C'est en outre un grand joueur de flûte, ainsi ce doit être lui à qui nous devons un bon souper et un bon gîte ; mais Bouville ne croit pas qu'il se soit mêlé de l'évasion de nos filles. Il dit qu'il peut choisir parmi les plus grands partis de l'Europe, et qu'il n'est pas pro-

bable qu'il se soit donné autant de peine pour une femme. Si je n'avais pas fait une connaissance aussi agréable, le tems m'eût paru fort ennuyeux. Ma mère et moi attendons avec impatience la permission de vous rejoindre en Angleterre. J'espère donc. . . . .

Tancrède en resta-là de sa lecture. — Je ne crois pas, dit-il, qu'il ait hérité de la méchanceté de son père. — Trouvez-vous justes, mon cher Tancrède, reprit Idamia, ses réflexions sur le Baron de Watteville. — J'espère, ma chère amie, que vous êtes du moins convaincue que la dernière est fausse. — Vous voilà pris dans votre piège, ainsi vous avouez que vous êtes fort riche et fort sauvage. — Seriez-vous fâchée d'être Baronne de Watte-

ville, ou de résider en Suisse ? — Non, du tout : j'ai soupçonné depuis long-tems que vous étiez le maître du château ; mais j'aurais desiré que Deterville, au-lieu de s'épuiser en vaines conjectures sur nous, nous eût donné quelques lumières sur le sort d'Elmire ; sûrement Dupré saura où elle est. Vous ne voulez sûrement pas la faire punir plus qu'elle ne l'est déjà, mon cher Monsieur, dit-elle en prenant la main du Prince. Je vous prie, que les éclaircissemens qu'elle nous donnera sur Elmire soient la condition de son pardon. — Je resterai avec vous, ma chère enfant, pour prononcer sa sentence, quoique je doive présumer que votre époux aura un peu de peine à lui pardonner. — Il est vrai, répondit Tancrède, j'ai peine à

me contenir, en pensant aux affreuses conséquences qui auraient pu être la suite de sa trahison et de son ingratitude ; car Young dit avec raison :

L'ingratitude n'est point un vice, elle est tous les crimes réunis.

Mais, voici une autre lettre du dehors qui pourra nous mener à de plus grandes découvertes que celles qu'ont faites mes panégéristes. N'êtes-vous pas tentée de dire, ma chère amie, que tout ce mystère sur ma naissance ressemble à la montagne qui accouche d'une souris ? — La nuit dernière, mon cher Tancrède, vous n'étiez pas aussi en train de plaisanter. — Non, ma bien aimée : et si j'avais connu votre position, j'aurais été bien plus inquiet encore. Mais lisons cette autre lettre qui, à en juger par

l'écriture, ne vient pas d'un personnage distingué. Je serais tenté de croire qu'elle est de quelque complice du Comte. Elle est adressée à M. Dudley et datée de Charleroi ; qui peut-il connaître là ?

MONSIEUR,

» Je suis sûr que la date de ma lettre vous surprendra, quoique Dieu sait que je ne pensais guère à ce qui me pendait sur la tête, quand je suis entré dans vos vues. Je ne croyais pas devoir vous écrire d'une prison ; et, pour comble d'infortune, madame Dauberval, que d'après vos ordres j'ai engagée à m'accompagner, me reproche à chaque instant ce que je n'ai pu empêcher. Pour peu que je réfléchisse, je m'étonne de n'avoir pas encore entièrement perdu la tête. Je ne sais ce que je dois écri-

re, ni par où commencer. Vous êtes ma seule protection, si vous nous manquez, il faudra donc que je vous accuse pour nous sauver, car les prisons du continent sont mille fois plus mauvaises que celles de l'Angleterre. Je le sais par expérience, ayant été une fois à Newgate, parce qu'on m'avait accusé d'avoir aidé à voler une maison : mais, comme on n'a pu le prouver, j'ai été acquité. Ici et presque par-tout, les riches et les grands ont trop d'influence. Dieu sait donc ce que nous deviendrons, si vous ne venez pas à notre secours ; je vous ai déjà dit qu'elle serait la conséquence de nous réduire au désespoir. J'ai été obligé de payer fort cher pour engager quelqu'un à envoyer cette lettre que j'adresse sous le couvert

de votre procureur. Veuillez y répondre vous-même et envoyer quelqu'un pour nous tirer d'affaires, si vous faites cas de votre réputation ; car je suis convaincu, que vous êtes un plus grand Seigneur que vous n'en êtes convenu avec moi, et je prendrai mes mesures en conséquence. Pour votre fille, c'est votre affaire. Je ne peux vous en donner de nouvelles, nous lui devons le logement où nous sommes, et elle a pris congé de nous. Mais, pour me faire mieux comprendre, je dois revenir au moment où je vous ai quitté dans la chaise de poste au-delà de Keusington, d'où j'ai continué ma route pour prendre madame Dauberval. Mais j'aurais dû vous dire que Miss, ou plutôt Milady, car j'ai découvert qu'elle avait un titre,

était fort embarrassante, malgré vos menaces à votre départ. Elle parlait toujours très-haut quand nous arrêtions ; et madame Dauberval que j'avais trouvé toute prête et moi nous avions bien de la peine à couvrir sa voix. Cependant, nous parvînmes à l'appaiser en lui disant que nous la conduisions à Ornen. Enfin, nous étions arrivés à Ostende, et je ne croyais guère qu'elle pût alors nous échapper, le retour devenant pour elle un peu difficile. Je dois dire, qu'elle se conduisit alors fort poliment, et elle paraissait si calme que nous en avons été complètement la dupe. Elle semblait ne pas plus penser qu'elle serait enfermée pour la vie, que nous n'y pensions nous-mêmes. Mais elle a trop prouvé, pour nous et pour vous,

Milord, que vous nous aviez trompé, ce qui a été cause de tous nos malheurs : car, vous nous avez dit que nous pouvions causer avec sûreté devant elle en allemand ; et la confiance que nous avions en vous lui a fait connaître tous nos secrets. Vous pouvez, d'après cela, supposer qu'elle n'a pas plus goûté l'idée de devenir une des carmélites déchaussées de Liège, qu'il ne nous convient de passer notre vie où nous sommes. Vous pouvez savoir où elle a appris l'allemand, nous vous assurons seulement qu'elle le comprend. Mais, je vais bavardant comme si je craignais de dire la vérité, et cependant, à mon avis, vous êtes plus coupable que nous. Enfin, nous étions à la porte de cette ville où nous comptions coucher et être le

lendemain à Liège, lorsqu'un officier au service de l'Empereur vint pour demander nos passeports, comme c'est l'usage. Malheureusement, c'étoit le Commandant du poste lui-même, autrement on aurait pu le gagner avec de l'argent. Pendant que je lui répondais, il regarda dans la voiture, et Milady s'écria aussi-tôt : — Mon cher, mon bon Monsieur, sauvez-moi, je suis dans les mains des plus vils coquins ; et autant que j'ai pu comprendre de ce qu'elle a dit en allemand, ils veulent me forcer d'entrer aux carmélites de Liège, au lieu de me conduire à ma belle-mère à Ornen. Je vous prie de vous y opposer. Quelque durement que mon père m'ait traitée, je ne puis croire que ce soit son intention. En tout cas, je suis d'âge

à pouvoir réclamer mon indépendance ; et, avec votre secours, à me mettre sous la protection de la loi, pour punir les scélérats qui m'ont séparée moi et mon amie de ceux qui nous auraient protégés au péril de leur vie.

Nous ne pouvions, malgré tous nos efforts, l'empêcher de parler. Le jeune officier paraissait avoir au plus trente ans ; il était grand et fort, il jura énergiquement que, si nous ne nous taisions, il nous ferait bâillonner. Nous étions dans une cruelle alternative, car nous n'avions rien à espérer de bon du compte que rendrait Milady ; et cependant, refuser d'obéir à quelqu'un qui pouvait nous couper les oreilles, était impossible. Il décida donc que Milady n'irait pas plus loin contre sa volonté. Dire

homme armé qui avait la loi pour lui? Il renvoya également madame Dauberval, mais sans la battre cependant. Milady et lui restèrent près d'une heure ensemble pendant laquelle, vous le jugez bien, nous n'osâmes pas les troubler. La conclusion de tout cela fut que madame Dauberval et moi allâmes coucher en prison, où il n'est pas douteux que nous resterons jusqu'à ce que Milord fasse des démarches pour nous en faire sortir; ce qui est de son devoir, puisqu'il est cause de notre malheur. Quant à Milady, vous savez ce que vous avez à faire. Si vous n'avez pas de droit sur elle, je doute que vous réussissiez à lui faire adopter vos projets. Mais c'est mal à vous de nous avoir fait croire que vous aviez cette autorité sur elle. Je dois

vous dire encore que cet Officier s'appelle le Baron . . . . je ne sais comment. Il a aussi parlé de me mettre dans un cachot, si je ne pouvais savoir de vous où vous aviez conduit l'autre jeune Lady, quoique je l'aie assuré que je l'ignorais absolument. Si ce qu'il dit est vrai cependant, on pourrait vous rechercher durement pour elle, mais cela ne me regarde pas. Je voudrais seulement n'avoir jamais connu ni l'une ni l'autre. J'ai cru, comme un sot, ce que vous m'avez dit et je paie ma sottise. Je voulais appeller de cet obligeant Officier au Colonel du régiment, mais il n'était pas à la garnison, c'est le régiment de Nassau-Cohenberg. »

Cela est-il possible, s'écria le Prince en regardant Tancrède. -- Je n'en

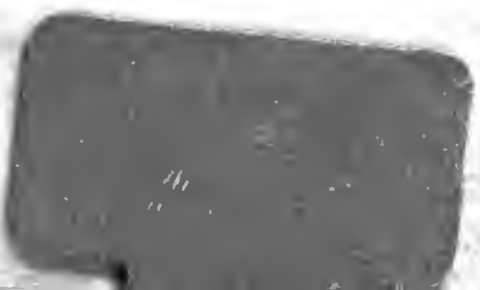
n'en doute point, vous pouvez vous souvenir que mon régiment a dû se rendre à Charleroi peu de tems avant la mort du Baron de Watteville ; et je parierais que c'est Lautrec qui a délivrée Lady Elmire. Vous ne connaissez pas le nom de mon ami, Idamia, c'est le neveu du curé de Martigni. Je sais qu'il est à présent au régiment, je suis seulement étonné qu'il ne m'ait pas instruit.--Savait-il votre adresse, reprit le Baron de Dervat ?-- Je n'en suis pas sûr, car, malgré notre intimité, nous nous écrivons rarement. — Il aura été obligé alors de faire passer sa lettre par son oncle, dit le Prince, et c'est ce qui fait que vous n'avez pas encore de ses nouvelles. — Qu'importe, reprit Idamia ; cette bonne amie est en sû-

reté et nous savons où la trouver. Combien elle a dû souffrir ! Comme elle a dû être inquiète de moi ! — J'espère, dit Tancrède, que nous pourrons l'en dédommager ; car, après votre bonheur, il n'y en a pas qui me soit plus à cœur que le sien, mais que cette déclaration ne vous rende pas jalouse. — Ah ! je ne regarde votre amitié pour elle, que comme une nouvelle preuve de votre estime pour moi. — Quoi ! dit le Prince, votre époux ne vous a pas encore dit.... et il regarda Tancrède, comme pour le consulter. — Non, dit Idamia, je ne sais que ce que m'a appris la lettre de Deterville. A-t-il d'autres secrets pour moi ? — Beaucoup, ma chère amie, dit Tancrède ; dans notre position, je n'ai pu encore vous en instruire. Il me

fallait entrer dans une multitude de détails antérieurs à ma naissance. Veuillez vous contenter à présent de l'assurance que je n'ai plus rien que d'agréable à vous apprendre. — Si vous pouvez seulement m'assurer que nous ne serons plus séparés, et qu'à l'avenir je ne serai plus embarrassée de répondre à cette simple question que Lord Clarancourt m'a faite tant de fois, quel est le nom que je porte, j'attendrai patiemment les détails que vous me promettez. Mais je crains véritablement que ma chère Elmire ne regrette son barbare père baucoup plus qu'il ne mérite, il faut lui cacher la manière dont il est mort. — Nous tâcherons, ma chère Idamia, d'adoucir ce coup pour elle, autant que nous pourrons. Je crois que mon bon ami,

dit-il en regardant le Baron de Dervat, doit écrire à Ornen. Le compte qu'il rendra sera moins fâcheux que ce qu'ils apprendront par le Procureur qui a d'autres tristes nouvelles à leur communiquer. Je les plains d'autant plus que je les crois parfaitement ignorans des affaires qui appellaient le défunt en Angleterre. — Nous parlerons de tout cela en y réfléchissant davantage, dit le Prince.

L'arrivée de Painter, qui vint leur proposer du thé, mit fin à cette conversation ; et Idamia, pour satisfaire la curiosité de ses vieux amis, raconta tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Brompton.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

347819